

# Le cas Lucia J. [Un feu dans sa tête]



*D'Eugène Durif  
Mise en scène : Éric Lacascade  
Avec : Karelle Prugnaud et Eugène Durif*

## REVUE DE PRESSE

Service de presse Zef  
Isabelle Muraour 06 18 46 67 37 – [contact@zef-bureau.fr](mailto:contact@zef-bureau.fr)  
Site : [www.zef-bureau.fr](http://www.zef-bureau.fr)

## **Journalistes ayant vu le spectacle**

### **Théâtre 14 :**

Jean-Pierre Léonardini  
Fabienne Pascaud  
Mathieu Perez  
Jean-Pierre Han  
Jean-Michel Diaz directeur artistique  
Chantal Boiron  
Karim Haouadeg

**L'humanité**  
**Télérama**  
**Le canard enchainé**  
**Frictions**  
**Frictions**  
**Revue ubu**  
**Revue Europe**

Isabelle Lévy  
David Rofé Sarfati  
Frégaville-Gratian  
Ronan Ynard  
Yonnel Liegeois  
Guy de Geroges  
Sarah Franck  
Marie-Claire Poirier  
Lois Rebacca

**coup2theatre**  
**toutelaculture**  
**L'Oeil d'Olivier**  
**youtube**  
**chantier de culture**  
**blog un soir ou un autre**  
**arts-chipels**  
**abride abattue**  
**toutelaculture**

Guy Registe

**France Info**

### **Avignon 2022**

Marie-José Sirach  
Jean-Luc Porquet

**l'humanité**  
**le canard enchainé**

Jean-Pierre Thibaudat  
Jean-Pierre Haddad  
Jean-Pierre Han  
Anaïs Héluin  
Brigitte Corrigou  
Brigitte Coutin  
Jean Couturier  
Elisabeth Naud  
Sylvie Boursier  
Michel Flandrin  
André Michel Pouly  
Louis Juzot  
Annie Chénieux

**Mediapart**  
**snés**  
**Revue frictions**  
**Sceneweb**  
**La revue du spectacle**  
**Webtheatre**  
**bookemissaire**  
**theatre du blog**  
**Un fauteuil pour l'orchestre**  
**Les sorties de Michel Flandrin**  
**Le bruit du off**  
**Hotello**  
**Au theatre et ailleurs**

### **N'ont pas pu voir à cause de l'annulation**

Alexis champion  
Thierry Jallet  
Sarah Authesserre

**le journal du dimanche**  
**blog Wanderer**  
**radio raje**

# l'Humanité

## Lucia bouleversante et bouleversée

Lundi, 24 Décembre, 2018

[Jean-Pierre-Léonardini](#)

### Étapes convulsives des hystériques de la Salpêtrière que Freud découvrit médusé.

Ce n'est pas tous les jours qu'on peut affirmer autant de respect et d'admiration devant un objet théâtral aussi brutal et raffiné que celui-là, qui a pour titre *le Cas Lucia J. (un feu dans sa tête)*, vu jeudi dernier(1). Un trio d'artistes sans peur en est comptable. Eugène Durif a composé la partition, sur ce que pourrait dire et crier la fille de James Joyce quand celui-ci s'échine – dans les années 1930 – sur l'écriture de *Finnegans Wake*, festin de langues en état d'ébriété qu'il qualifie de «work in progress», soit une œuvre en devenir, définition que Durif reprend à son compte pour sa pièce, qu'il jumelle avec un roman sur Joyce et Lucia en cours de fabrication. Éric Lacascade, régisseur d'envergure à l'esprit aventureux, dirige l'expérience scénique effectuée sous nos yeux par Karelle Prugnaud, actrice et performeuse d'exception qui joint le souffle tragique à la plus souple expression du corps. Lucia et Joyce étaient unis par un délire langagier absolu. Sa fille, il ne la voyait pas folle. Elle apprit la danse auprès d'Isadora Duncan et fut psychanalysée par Jung, qui la déclara schizophrène.

Karelle Prugnaud, à la vénusté électrique et à l'audace sans frein, incarne avec éclat la figure de Lucia, éprise de Samuel Beckett, lequel la rejeta. En sublime gibier d'asile, bouleversante, bouleversée, elle parcourt dans son jeu les étapes convulsives des hystériques de la Salpêtrière que Freud découvrit médusé. Durif ayant imaginé une lettre sacrament érotique de Nora à Joyce, son mari, Karelle Prugnaud la mime et la profère dans ses conséquences obscènes avec une souveraineté accomplie. Lacascade, en retrait, la somme de se remettre en jeu autrement. Elle s'exécute, prouvant ainsi sa parfaite maîtrise dans l'art du simulacre porté à son comble; tantôt diablesse possédée, tantôt petite fille désastrée. À la fin, Durif, d'une voix douce, donne quelques clés sur son texte tempétueux, fruit d'une poésie savante. On aimerait que cet acte artistique valeureux, né de la conjonction de talents si flagrants, ait la longue vie qu'il mérite. Ce n'est pas assuré, car l'époque est chiche en imagination. Le secteur public du théâtre n'obéit-il pas désormais à la règle mesquine du charbonnier qui est maître chez soi et ne se montre pas trop curieux de ce qui a lieu ailleurs? On se retranche, on veille au grain. On s'abrite. Tous contre tous et Dieu reconnaîtra les siens.

(1) C'était à la Scène nationale de Villeneuve-d'Ascq (Nord), après une première mouture à la Reine Blanche à Paris. Dieppe (Seine-Maritime) devrait accueillir le spectacle sous peu.



On vous recommande d'aller voir "Le Cas Lucia J." au Théâtre de l'Élysée

Par **Nicolas Blondeau** - 08 févr. 2020

LE PROGRES

Avouons-le, on ne s'attendait pas à voir le metteur en scène Eric Lacascade, à l'affiche de la petitesalle de l'Élysée. Il a dirigé de grands centres dramatiques nationaux (Caen, Brest) et nombre de ses spectacles ont été joués dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes au festival d'Avignon, en Corée, en Chine, en Russie... Mais *Le cas Lucia J.* a échappé au circuit de production habituel. Quoiqu'il en soit, c'est une aubaine pour les spectateurs lyonnais ! Le texte est d'Eugène Durif, dont on connaît l'intérêt qu'il porte aux vies brisées, aux trajectoires douloureuses. Il se glisse dans la peau de Lucia Joyce, la fille de l'écrivain irlandais, auteur d'*Ulysse* ou *Les gens de Dublin*. C'est une plongée dans la passion d'une femme, d'une artiste au destin avorté. Comparable en cela à Camille Claudel. On découvre son amour pour l'immense écrivain qu'est son père, leur complicité qui s'épanouit dès l'enfance. Et le drame qui brise la vie de la jeune femme... Alors qu'elle rêve d'une carrière de danseuse, sur les traces d'Isadora Duncan, elle est déclarée schizophrène par Carl Jung, le grand psychanalyste de l'époque avec Sigmund Freud. Elle subit des électrochocs, d'innombrables cures ainsi que différents traitements médicamenteux qui l'abrutissent sans la soigner... Eugène Durif lui restitue sa voix, bouleversante. D'autant plus que c'est Karelle Prugnaud qui l'incarne avec une sensibilité et une présence physique intense. Tandis qu'Eric Lacascade a réglé chaque mouvement, chaque intonation de cette partition incandescente, autant dansée que jouée.

# Télérama<sup>1</sup>

Fabienne Pascaud / juillet 2020

La nouvelle et dynamique équipe du Théâtre 14 (Mathieu Touzé, Édouard Chapot) a pourtant décidé de recréer dans ses espaces, du 13 au 18 juillet, un festival Off d'Avignon modèle réduit. Histoire que certaines compagnies qui s'y préparaient puissent quand même montrer leur travail. Joyeuse initiative où l'on a savouré, entre autres, *Le Cas Lucia J.*, un texte d'Eugène Durif (lui-même présent sur scène!) autour de la pauvre fille déglinguée de l'écrivain James Joyce, jeune danseuse vainement éprise de Samuel Beckett et qui sombrera dans la folie. Dirigée dans l'excès par Éric Lacascade, Karelle Prugnaud y mit belles violence et sensualité.



## « UN SPECTACLE DE FEU »

Jean-Pierre Han / 12 juillet 2020

Sans producteur principal important, pris en charge par les compagnies respectives d'Éric Lacascade, d'Eugène Durif avec Karelle Prugnaud (L'envers du décor), et avec l'aide de quelques fidèles comme la Rose des Vents de Villeneuve d'Ascq où une mouture du travail a été présentée quatre soirs il y a deux ans, ou la Scène nationale de Dieppe, *Le cas Lucia J. (un feu dans la tête)*, a été répété ci et là quand cela était possible... L'auteur, Eugène Durif, est hanté par la double figure de Lucia Joyce et de son père ; voilà plusieurs années déjà qu'il tourne autour d'elles au point qu'entre deux conférences sur le sujet, il a entrepris d'écrire à la fois une pièce de théâtre et un roman sur la question, ce que voyant France Culture lui a confié un cycle de 5 émissions – un véritable feuilleton – pour décrire le destin de la jeune femme (ce sera donc un troisième type d'écriture que Durif devra trouver et mettre en œuvre).

Qui était cette Lucia Joyce née en 1907 à Trieste et disparue en 1982 à l'hôpital psychiatrique de Saint-Andrew's à Northampton ? Le titre du spectacle a le mérite de poser clairement les termes de la question : *Le cas de Lucia J. (Un feu dans la tête)*. À voir le déroulé de la vie de Lucia J., on peut effectivement parler de « cas » avec l'image du « feu dans sa tête », allusion au fait qu'elle passa la plus grande partie de sa vie, dès les années 30, d'un hôpital psychiatrique (à Zürich) à un autre (Saint-Andrew's) avec une halte à Ivry où mourut Artaud en 1948... Feu dans sa tête, mais sans doute aussi feu dans son corps, ce que Karelle Prugnaud exprime sur scène avec une belle fureur toujours maîtrisée. Feu dans le corps, puisque Lucia J. commença son parcours artistique par la danse. « *Avant que tout s'arrête, je danse des journées entières, pendant plusieurs années. Mes parents suivent cela de près, ils ne me quittent presque jamais. Quand je suis allée faire un stage à Salzbourg, à l'école d'Isadora Duncan, dirigée en fait par sa sœur, ils sont venus en vacances tout près* »... Promise à un bel avenir, après avoir côtoyé Jacques Delcroze, Raymond Duncan (le frère d'Isadora), Madame Egorova, pédagogue des ballets russes, qui fut également le professeur de Zelda Fitzgerald qu'elle croisa, elle s'arrête brusquement à l'âge de 22 ans. Elle écrit, dessine (Calder fut un temps son professeur de dessin), fréquente Samuel Beckett qui est alors le secrétaire de son père, mais refuse de s'engager plus avant comme elle le désire... et commence à connaître ses premiers troubles psychiatriques. Elle est soignée par Jung avant d'être internée. Le moins que l'on puisse dire est que sa relation avec son père, James, est trouble et complexe, ce dernier pensant simplement que sa fille retrouverait la raison dès qu'il aurait terminé l'écriture de son *Finnegans wake* entamée en 1923, et achevée seulement quinze ans plus tard ! Un temps largement suffisant pour que Lucia recouvre la santé, elle qui se confond parfois avec l'héroïne du livre, Anna Livia Plurabella, au cœur de toutes les langues inextricablement mêlées. Durif fera dire à Lucia – car c'est elle qui parle dans son texte, ce qui donne à l'ensemble une tonalité singulière – « *je déteste cette anna livia plurabella, elle m'a volé ma vie, volé à toi/Anna Livia Plurabella* »... Où sommes-nous ? Dans quelles pages de quel livre ? Celui de la vie enserrée dans une camisole de force ? L'écriture de Durif est superbe, la forme séquencée épousant le rythme de la pensée malade, en perpétuelle mouvance et agitation, de Lucia : « *Ça crie dans ma*

*bouche, ça crie dans ma tête, tout leurs mots*

*qui me déchirent l'intérieur, vous voulez que je gueule encore pour que vous les entendiez mieux ? »* Sur le plateau rendu à l'état brut par Magali Murbach, Karelle Prugnaud cisèle les cris de Lucia ; elle le fait avec une rare détermination, entre grâce et violence. Sa troublante beauté fascine en ce qu'elle recèle de dangerosité, celle de la folie. Guidée par Éric Lacascade elle est prête à jouer, de toutes les tonalités et de tous les registres qu'il lui demande. Lui, tout comme Durif qui finira par apparaître physiquement, rôde aux alentours de ce qui tient lieu de plateau. Un lieu hanté par ces trois personnages et que balaye un authentique souffle poétique.

Le spectacle est l'une des victimes de l'annulation du Festival d'Avignon : il devait se jouer un mois durant dans le Off, à l'Artéphile. Il est programmé trois jours durant dans l'opération ParisOFFestival initié par le Théâtre 14, et sera de nouveau programmé dans le Off d'Avignon en 2021. En principe...



Lundi 28 janvier 2019

## Un appel !

*Le cas Lucia J (Un feu dans sa tête)* d'Eugène Durif. Mise en scène d'Éric Lacascade

Il aura donc fallu attendre la fin de l'année 2018 pour qu'enfin un souffle d'air pur vienne rafraîchir l'atmosphère confinée de notre univers théâtral. Faut-il préciser que nos sauveteurs sont au nombre de trois – un trio majeur – , évoluent pour l'occasion en dehors de toute structure, au gré du vent (mauvais ; celui des institutions), comme ils le peuvent, mais avec la même passion chevillée au corps. Ils sont donc trois, Eugène Durif, écrivain ne dédaignant pas de monter sur scène et sans doute l'un des poètes dramatiques les plus passionnants de la sphère théâtrale, Karelle Prugnaud, comédienne et performeuse incandescente, metteuse en scène de talent à ses heures, ainsi qu'Éric Lacascade, metteur en scène qui, lui, connaît bien les grosses structures et les grandes productions, mais a préféré pour l'occasion se lancer sans filet dans l'aventure retrouvant ainsi une véritable liberté d'action. Ils sont donc trois à s'être mis d'accord, sans un sou en poche, mais décidés à tracer les faits et gestes que certains (les ayant-droits notamment) auraient bien aimé effacer, d'une personnalité singulière, hors normes, sur le destin de laquelle Eugène Durif se penche depuis plusieurs années déjà, Lucia Joyce, la fille de l'auteur de *Finnegans wake*, James Joyce. Sans producteur principal important, pris en charge par les compagnies respectives d'Éric Lacascade, d'Eugène Durif avec Karelle Prugnaud (L'envers du décor), et avec l'aide de quelques fidèles comme la Rose des Vents de Villeneuve d'Ascq où la présente mouture du travail a été présentée quatre soirs durant en décembre dernier, ou la Scène nationale de Dieppe, *Le cas Lucia J. (un feu dans la tête)*, a été répété ci et là quand cela était possible... Une étape de travail a déjà été présentée en avril dernier au théâtre de la Reine blanche à Paris, dans l'espoir sans doute que quelque programmateur (dont c'est tout de même le métier) vienne voir ce qui se passe sur le plateau et soit sensible à la singularité sinon la qualité de la proposition... Pour qui a vu cette étape de travail puis celle présentée à Villeneuve d'Ascq, le doute n'est guère permis : le spectacle navigue sur de belles eaux, vent dans le dos, dans la bonne direction. Reste à savoir quelle sera sa prochaine halte alors que le travail d'écriture d'Eugène Durif trouve déjà sa juste mesure. L'auteur est hanté par la double figure de Lucia Joyce et de son père ; voilà plusieurs années déjà qu'il tourne autour d'elles au point qu'entre deux conférences sur le sujet, il a entrepris d'écrire à la fois une pièce de théâtre et un roman sur la question, ce que voyant France Culture vient de lui confier un cycle de 5 émissions – un véritable feuilleton – pour décrire le destin de la jeune femme (ce sera donc un troisième type d'écriture que Durif devra trouver et mettre en œuvre). Mais qui était cette Lucia Joyce née en 1907 à Trieste et disparue en 1982 à l'hôpital psychiatrique de Saint-Andrew's à Northampton ? Le titre du spectacle a le mérite de poser clairement les termes de la question : *Le cas de Lucia J. (Un feu dans la tête)*. À voir le déroulé de la vie de Lucia J., on peut effectivement parler de « cas » avec l'image du « feu dans sa tête », allusion au fait qu'elle passa la plus grande partie de sa vie, dès les années 30, d'un hôpital psychiatrique (à Zürich) à un autre (Saint-Andrew's) avec une halte à Ivry où mourut Artaud en 1948... Feu dans sa tête, mais sans doute aussi feu dans son corps, ce que Karelle Prugnaud



exprime surscène avec une belle fureur toujours maîtrisée. Feu dans le corps, puisque Lucia J. commençason parcours artistique par la danse. « Avant que tout s'arrête, je danse des journées entières, pendant plusieurs années. Mes parents suivent cela de près, ils ne me quittent presque jamais. Quand je suis allée faire un stage à Salzbourg, à l'école d'Isadora Duncan, dirigée en fait par

sa sœur, ils sont venus en vacances tout près »... Promise à un bel avenir, après avoir côtoyé Jacques Delcroze, Raymond Duncan (le frère d'Isadora), Madame Egorova, pédagogue des ballets russes, qui fut également le professeur de Zelda Fitzgerald qu'elle croisa, elle s'arrête brusquement à l'âge de 22 ans. Elle écrit, dessine (Calder fut un temps son professeur de dessin), fréquente Samuel Beckett qui est alors le secrétaire de son père, mais refuse de s'engager plus avant comme elle le désire... et commence à connaître ses premiers troubles psychiatriques. Elle est soignée par Jung avant d'être internée. Le moins que l'on puisse dire est que sa relation avec son père, James, est trouble et complexe, ce dernier pensant simplement que Lucia retrouverait la raison dès qu'il aurait terminé l'écriture de son *Finnegans wake* entamée en 1923, et achevée seulement quinze ans plus tard ! Un temps largement suffisant pour que Lucia recouvre la santé, elle qui se confond parfois avec l'héroïne du livre, Anna Livia Plurabella, au cœur de toutes les langues inextricablement mêlées. Durif fera dire à Lucia – car c'est elle qui parle dans son texte, ce qui donne à l'ensemble une tonalité singulière – « je déteste cette anna livia plurabella, elle m'a volé ma vie, volé à toi/Anna Livia Plurabella »... Où sommes-nous ? Dans quelles pages de quel livre ? Celui de la vie enserréedans une camisole de force ; l'écriture de Durif est superbe, la forme séquencée épousant le rythme de la pensée malade en perpétuelle mouvance et agitation de Lucia : « Ça crie dans ma bouche, ça crie dans ma tête, tous leurs mots qui me déchirent l'intérieur, vous voulez que je gueule encore pour que vous les entendiez mieux ? » Sur le plateau rendu à l'état brut par Magali Murbach, Karelle Prugnaud cisèle les cris de Lucia ; elle le fait avec une rare détermination, entre grâce et violence. Sa troublante beauté fascine en ce qu'elle recèle de dangerosité, celle de la folie. Guidée par Éric Lacascade elle est prête à jouer, de toutes les tonalités et de tous les registres qu'il lui demande. Lui tout comme Durif rôde aux alentours de ce qui tient lieu de plateau. Un lieu hanté par ces trois personnages et que balaye un authentique souffle poétique. Il serait aberrant qu'une telle proposition ne trouve pas refuge dans d'autres théâtres (alors que sa production est tellement éloignée – aux antipodes – de celles au coût de centaines de milliers, voire de plus d'un million, d'euros des petits maîtres starifiés qui hantent nos scènes), mais il est vrai que c'est à cette aune que l'on peut mesurer l'état de notre société, et que les troubles de l'esprit font toujours peur.

**Jean-Pierre Han**

Théâtre

## LUCIA ANNA LIVIA JOYCE – EN MOUVEMENT(S)

11 mai 2018 | Par [David Rofé-Sarfati](#)

*Eugène Durif* continue son travail d'investigation sur le rapport du corps et du théâtre. Il a écrit **LUCIA ANNA LIVIA JOYCE – EN MOUVEMENT(S)**, un texte prêté à la fille de **James Joyce** incarné par **Karelle Prugnaud** dans un corps à corps admirable, mis en scène par **Éric Lacascade** au Théâtre de la Reine Blanche.

Après des études de philosophie et une carrière de journaliste, **Eugène Durif** déploie un travail inestimable sur l'art de la dramaturgie pour le théâtre, la radio, la télévision et le cinéma. Il portait en lui depuis longtemps cette pièce sur la relation étrange et fusionnelle de James Joyce avec sa fille Lucia. **James Joyce**, écrivain considérable et énigmatique développa un lien jaloux avec sa fille... et avec la schizophrénie de celle-ci. Ce couple père-fille contient le poison de la fusion et par analogie des enseignements précieux pour nous tous.

**Eugène Durif** est un auteur de l'anti-arrogance. Il s'affaire à son sujet. Avec authenticité et avec cœur, il ose l'impossible en offrant une adaptation théâtrale à son roman en cours d'écriture. Le roman raconte la vie de Lucia Anna Livia Joyce et sa survie parfois en institution psychiatrique ou parfois auprès de son père. **Karelle Prugnaud** magnifique comédienne et danseuse sera Lucia dans une mise en scène de Eric Lacascade. Par son engagement physique radical et son rapport intime avec le mouvement elle donne à voir ce qui intéresse **Eugène Durif** et qui pourrait se résumer à cette question fondamentale : **comment les mots traversent le corps et comment ces mêmes mots réclament à être restitués sur un plateau de théâtre ?** Nous assistons à un corps à corps brutal entre le texte et le corps de l'actrice, un corps à corps violent, transgressif. Seul le motif théâtral, emprunté à James Joyce de *work in progress*, d'une construction qui se songe finie en même temps qu'infinie nous offre une respiration salvatrice en même temps, parce qu'il y a cette coupure, une brèche pour une pensée différenciée.

La pièce est inattendue, physique, charnelle et érotique. Karelle Prugnaud incarne tout du long le bouleversement et l'instabilité tandis que, car boiter n'est pas pécher, le texte soutient tout. C'est remarquable.

Texte : Eugène Durif

Mise en scène : Éric LACASCADE

Distribution : Karelle PRUGNAUD

# LES TROIS COUPS

LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT

## Et la lumière folle !

Par Michel Dieuaide

Les Trois Coups / 12 février 2020

De la vie singulière de Lucia Anna Joyce, Eugène Durif, Éric Lacascade et Karelle Prugnaud tirent un spectacle puissant dont on ne sort pas indemne.

Morte en 1982, après des décennies de traitement et d'enfermement, la fille et muse de James Joyce, éprise incestueuse de son frère, amoureuse éconduite de Samuel Beckett, patiente de Gustav Jung, fut déclarée schizophrène. C'est son portrait, durant son internement, que dresse le dramaturge Eugène Durif. De son écriture fine, acérée et fortement documentée, qui laisse penser que l'auteur a pu approcher certains des désordres de son héroïne, naît un personnage essentiellement théâtral, d'une force intérieure et physique extraordinaire.

Celle qui dut mettre fin trop tôt à une brillante carrière de danseuse professionnelle, s'exprime ici avec le vertige des mots autant qu'avec l'explosivité du corps. Par la maîtrise d'une langue qui s'autorise la distance de l'humour pour brocarder les thérapies criminelles de certaines pratiques psychiatriques, l'auteur réussit à incarner le destin tragique de cette femme remarquable.

Initiateur du projet et complice d'Eugène Durif, le metteur en scène Éric Lacascade construit les monologues de Lucia J. comme une suite alternant les explosions émotionnelles paroxystiques et les périodes d'apaisement proches de douces confidences. Ainsi, avec justesse, il permet au spectateur de vivre intensément son rapport à la folie en étant constamment traversé par son envie de rejet ou d'empathie. Éric Lacascade ou Eugène Durif, en intervenant physiquement par deux fois, vont jusqu'à suspendre le déroulement de la représentation pour inviter le public à garder ses distances. Ils lui donnent l'occasion de reprendre de l'énergie avant de continuer d'affronter les dérives du parcours de Lucia.

Ce qui fascine, tout au long du spectacle, c'est la rigoureuse conduite des intentions et des moyens d'expression qu'il a su faire partager avec son interprète. Le tout est enrichi par une culture théâtrale évidente (Brecht, Grotowski, Living Theatre, arts du cirque et arts martiaux...). Plutôt reconnu comme maître d'œuvre de grandes formes (Molière, Tchekhov, Gorki,...), Éric Lacascade réalise avec *le Cas Lucia J.* une petite forme incandescente dans un souci d'économie captivant. Une chaise, quelques feuilles de papier, des gâteaux d'anniversaire, un paquet de cigarettes et un briquet, un tulle noir en fond de scène, une irruption fracassante du groupe punk rock britannique *The Clash*, et une comédienne-performatrice !

## / critique / Le cas Lucia J., dans la tête de la fille de Joyce

17 juillet 2020/dans À la une, Paris, Théâtre /par Anaïs Heluin



**Avec *Le cas Lucia J. (Un feu dans sa tête)* présenté dans le cadre du ParisOFFestival organisé par le Théâtre 14, le metteur en scène Éric Lacascade fait son retour sur les scènes françaises. Autour de la figure de Lucia Joyce, fille du célèbre écrivain, il tente d'orchestrer la rencontre entre l'auteur Eugène Durif et la performeuse Karelle Prugnaud. Sans réussir à mêler leurs univers d'une manière convaincante.**

« *Le metteur en scène Éric Lacascade n'a pas pu venir aujourd'hui* », s'excuse Eugène Durif à l'entrée du Gymnase Auguste Renoir, où a lieu une partie du ParisOFFestival organisé par le Théâtre 14. En accueillant ainsi les personnes venues découvrir *Le cas Lucia J. (Un feu dans sa tête)*, l'auteur laisse entendre que ce qui va se jouer en ce début d'après-midi n'est pas la version définitive de la pièce. Dans le dossier de presse du spectacle, Éric Lacascade le présente en effet comme un « *Work in Progress sur Lucia Joyce* », où lui-même, Eugène Durif et la performeuse Karelle Prugnaud vont « *d'étape en étape à chaque fois au plus près de la figure de Lucia, au plus près de nos inspirations créatrices, instinctives sans lois préétablies* ». Mais après cette introduction, le seul en scène prend des airs définitifs que ne remettent pas en question les deux brèves interventions d'Eugène Durif, pour demander à Karelle de

rejouer une scène autrement. **Pour aller au plus près de son sujet, la fille de James Joyce, metteur en scène, auteur et interprète auraient sans doute gagné à assumer davantage sa fragilité, ou à en développer l'illusion.**

**L'échafaudage où Karelle Prugnaud entame son monologue et les quelques flight case qui font office de décor semblent pourtant dire l'intention des artistes de persévérer dans le domaine du provisoire, du précaire affirmé à l'entrée.** Mais dès que la performeuse prend la parole, on comprend que *Le cas Lucia J.* nous emmène ailleurs. Loin des tâtonnements que justifie pourtant pleinement le personnage éponyme, qui en plus d'avoir laissé derrière elle beaucoup moins de traces que son père eut une existence des plus mouvementées. Un parcours de nature à dérouter n'importe qui décide aujourd'hui de s'y pencher. Eugène Durif y compris, dont l'amour de Joyce remonte à ses débuts en tant qu'auteur dramatique. Et dont l'intérêt pour la relation entre James Joyce et sa fille est aussi assez ancien et source d'une grande inspiration : en plus de la pièce mise en scène par Éric Lacascade, il lui a déjà consacré deux conférences, il a entamé un roman, prépare un cycle de cinq émissions sur France Culture. On dit que la passion aveugle. Surtout, peut-être, lorsqu'elle est partagée. Et dans *Le cas Lucia J.*, le désir de tous de porter sur scène l'histoire oubliée de Lucia est plus qu'évident : c'est lui que l'on voit au premier plan, au détriment souvent du parcours de vie qui nous est conté par bribes, dans un ordre guidé par une logique propre au personnage, rebelle à toute chronologie. Car c'est depuis l'un des hôpitaux psychiatriques où elle a passé la majeure partie de sa vie qu'Eugène Durif fait parler Lucia, à qui il fait faire un travail de mémoire qui lui ressemble. Éclaté, schizophrène. Autour de la relation singulière de l'héroïne avec son père, qui la confond avec l'héroïne de son *Finnegans Wake*, Anna Livia Plurabella – il rêvait Lucia comme « *le livre fait de toutes les langues, de toutes les paroles mêlées, une danse du dedans* », rappellent les artistes dans leur dossier –, Karelle Prugnaud brasse dans un même mouvement très vif l'enfance et la maturité de Lucia. Sans se détacher suffisamment de l'écriture d'Eugène Durif. Sans entrer en conflit avec elle. Sa pratique de la danse – formée par Isadora Duncan, elle a joué dans plusieurs compagnies professionnelles –, son amour pour Beckett alors assistant de son père, ses crises, sa psychanalyse avec Jung... Tout ce qui fit la vie de Lucia, Karelle le joue avec des gestes qu'on imagine assez proches de ceux de son personnage. Dans un tourbillon, dans une transe très sensuelle qui laisse peu de place au doute, à l'imagination. Alors que tout dans le chaos de Lucia fait mystère, l'agitation du *Cas Lucia J.* a tendance à aplanir les grands contrastes et les singularités d'une femme dont le père a toujours nié la schizophrénie. **Si l'on devine l'univers personnel de Karelle Prugnaud** – notamment son goût pour le fétichisme, dont témoigne la paire de chaussures à hauts talons dont elle ne se sépare jamais longtemps –, **on aurait aimé le voir s'affirmer davantage. Et le regarder dialoguer avec celui de Lucia J., comme on s'entretient avec nos fantômes.**

Anaïs Heluin – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)

**Le cas Lucia J. (Un feu dans sa tête)**

**Texte : Eugène Durif**

**Mise en scène : Eric Lacascade**

**Avec : Karelle Prugnaud, Eugène Durif**

**Scénographie : Magali Murbach**

**Production déléguée : Compagnie Lacascade**

**Coproductions : Compagnie l'envers du décor ; La Rose des vents – Scène nationale Lille**

**Métropole – Villeneuve d'Ascq ; DSN – Dieppe Scène Nationale**

**Durée : 1h15**



## THÉÂTRE

# LE CAS LUCIA J. QUAND LA TERRIBLE HISTOIRE DE LUCIA JOYCE CROISE CELLES DE CAMILLE CLAUDEL ET D'ANTONIN ARTAUD

18 JUILLET 2020

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



***Ce spectacle attachant, débordant d'énergie, donne à voir une face, moins connue, de l'écrivain James Joyce : une vie familiale tumultueuse hantée par l'internement psychiatrique de sa fille Lucia.***

James Joyce, le nom est connu même si, vraisemblablement, le nombre des lecteurs à être allés jusqu'au bout d'*Ulysse* ou de *Finnegan's Wake* est plus limité. Cet Irlandais, l'un des auteurs-phares de la littérature de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, grand buveur devant l'Éternel, clochard céleste dont Samuel Beckett fut un temps le secrétaire, révolutionna l'écriture en faisant de l'incertitude et des amalgames de la réflexion subjective le cœur même de sa création. Mots-valises, paraboles, argot, calembours, il fait feu de tout bois, ne reculant pas non plus devant ce qui fut qualifié en son temps d'obscénité. Un mal-pensant, unincorrect, préoccupé uniquement de littérature dans une Europe en proie aux grands bouleversements qui marquent la première moitié du siècle. Un errant qui choisit pour demeures l'Italie, la France et la Suisse sans cesser de porter l'Irlande sur son dos. Pas surprenant dans ces conditions que sa vie familiale en ait été marquée...

### **De James en Lucia Joyce**

La dérive de James a une escorte : sa femme Nora, Irlandaise comme lui, et deux enfants, Giorgio et Lucia, qu'il entraîne au gré de ses pérégrinations. Lucia, justement, ressemble beaucoup à son père. Exaltée, entière, insoucieuse du qu'en dira-t-on, elle s'engage avec feu dans ses entreprises et ses amours, et se désengage avec la même fougue. Nous sommes dans les années 1920-1930, folles années où l'esthétique comme les mœurs sont en ébullition, en pleine révolution. La jeune fille se passionne pour la danse, étudie avec la crème des chorégraphes novateurs, Emile Jaques-Dalcroze, Raymond Duncan (le frère d'Isadora) ou



Margaret Morris avant de renoncer – sous l’égide de son père ? – malgré les soutiens qu’elle reçoit, à la danse en raison du danger que fait courir son engagement physique à son équilibre mental. Comme dérivatif, il lui restera le dessin, qu’elle étudie avec Calder, et les lettrines qu’elle réalise pour les œuvres de son père, qu’elle idolâtre.



© Simon Gosselin

### **Sur le fil, en équilibre instable**

Troubles du comportement, scandales publics, on utiliserait peut-être aujourd’hui le terme de bipolarité se mêlent aux relations particulières de la jeune fille avec sa famille. Son admiration sans borne pour son père, non dénuée d’une charge érotique inassouvie, sa haine pour sa mère vécue comme castratrice, l’hostilité de son frère pour cette sœur encombrante aux yeux du monde ajoutent à la charge de la jeune fille qui est dépêchée comme patiente auprès du psychiatre et psychanalyste Carl Gustav Jung. La jeune femme a alors vingt-sept ans. Il la déclare schizophrène. Commence pour elle une alternance de séjours en asiles, maisons, institutions en Suisse, en France et en Angleterre. Près de cinquante années d’internements où les malades, transformés en cobayes, font les frais des expérimentations scientifiques les plus barbares.



© Simon Gosselin

### **Le roman d'une femme martyrisée**

Seule en scène, Lucia raconte. Elle donne son point de vue. Elle livre ses incertitudes, ses hésitations, ses désespoirs. Elle dit pêle-mêle et en désordre. Elle livre tantôt la parole de son père, qui refuse de voir sur elle l'ombre de la folie, l'identifie au *work in progress* que constitue l'inclassable *Finnegan's Wake* et sa nov'langue déroutante et rabelaisienne, où confusion des langues et confusion des attitudes se renvoient l'une à l'autre, où la parole est symbole, cris, chant d'oiseau, danse du dedans, et où la prophétie épouse la folie. Femme en miettes, Lucia est pleine de ces contraires qui l'habitent, pétrie de ces tensions qui la tirent à hue et à dia et auxquelles elle se prête sans résister. Tout se mêle et s'emmêle. La mise à mort de sa liberté de femme, les écrits de son père, sa révolte contre le sort qui lui est fait. Reviennent en mémoire ces autres sacrifiés sur l'autel de la société : Camille Claudel, la géniale élève de Rodin qui fait tache, enfermée par un frère diplomate et chrétien, ou Antonin Artaud, plein d'anathèmes contre un monde de faux-semblants, qui implore qu'on cesse de pratiquer sur lui les électrochocs où se perd son esprit.

### **Un spectacle en devenir**

Karelle Prugnaud, performeuse et comédienne venue des traditions circassiennes et des arts de la rue, s'engouffre à corps perdu dans ce personnage écartelé qui se disloque et se recompose sans cesse. Elle a pour matrice les extrêmes et les lignes de fracture. Elle danse au-dessus de l'abîme et nous entraîne sur ces terres étranges où poésie rime avec cri, et outrance avec errance. Si quelques longueurs demeurent – une danse menée à rythme rock qui décale la temporalité du personnage, une scène qui révèle le théâtre en train de se faire en s'attachant à l'interprétation – on peut penser que ce *work in progress* qui marche dans les traces de Joyce éliminera par la suite les quelques menues scories qui s'attachent encore à sa chair. N'en demeure pas moins un spectacle fort, où la beauté de l'écriture va de pair avec une mise en scène bien menée et un travail d'acteur plus que remarquable.

**Le Cas Lucia J.** Texte d'Eugène Durif

Mise en scène : Eric Lacascade

Avec : Karelle Prugnaud et Eugène Durif

Scénographie : Magali Murbach

**Théâtre 14 – Paris Off Festival (Gymnase) – 14h**

20, avenue Marc Sangnier – 75014 Paris

Tél. 01 45 45 49 77 – E-mail : [billetterie@theatre14.fr](mailto:billetterie@theatre14.fr)

# Un soir ou un autre

Guy Degeorges / 3 août 2020

## L'histoire de Lucia J.

Elle est dès le début perchée, sur un échafaudage, Lucia in the sky, seule en scène et dans le flux de son monologue sans issue. Elle cherche les mots à l'horizon. Ils fusent et elle bondit. A notre rencontre. Spectateur, connaît-on, ou non, le destin de la fille de James Joyce?

Selon, on goûte la connivence, ou alors le plaisir curieux de la découverte, au fil du texte en détours d'Eugène Durif. Dans les deux cas on sait qu'un soir on reviendra voir la pièce, pour se placer dans de nouvelles perspectives. Pour revoir Lucia folle malgré son père illustre, folle à cause de lui ? Là est l'un des enjeux, sans doute destiné à rester irrésolu. Ses mots meurtris, ses gestes vifs, s'adressent à nous, au cœur, s'adressent à la mère, au géniteur.

L'histoire de Lucia J., c'est ce voyage au bout de la folie, où nous entraîne l'actrice Karelle Prugnaud, en générosité absolue, qui court, pleure, danse, lutte, séduit, crie, chute, s'enlaidit. C'est peut-être, ou ce n'est pas, l'histoire de l'héroïne de papier de Finnegans Wake: Anna Livia Plurabella. Lucia se révolte, veut être, si fort, mais le docteur Carl Jung ne veut ou ne peut rien pour elle, le jeune Samuel Beckett non plus, encore moins les électrochocs et les internements psychiatriques.

Après des mois de sevrage, d'isolement et d'anesthésie sociale, il est beau de revivre le théâtre ainsi, si intense, le lieu de la rencontre et du dérangement, sur la ligne de crête entre l'intelligence et la physicalité.

**AVIGNON**

# théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

THÉÂTRE

## LE CAS LUCIE J (UN FEU DANS SA TÊTE)

Le destin tragique de la fille de James Joyce un temps amoureuse du secrétaire de son père, Samuel Beckett.



**G**rand admirateur de James Joyce dont il connaît parfaitement l'œuvre, Eugène Durif ne pouvait pas passer à côté de la figure de la fille de l'écrivain, Lucia. Une figure «maudite», celle d'une jeune femme douée aussi bien pour l'écriture semble-t-il (sa famille a cependant détruit tous ses manuscrits), que pour le dessin (elle fut l'élève de Calder) et la danse où, après avoir notamment été formée par le frère d'Isadora Duncan, elle était à l'aube d'une brillante carrière. Un déroulé interrompu par de fréquents séjours dans des hôpitaux psychiatriques, aussi bien à Zürich qu'à Ivry, là même où fut interné

Artaud, qu'à Saint-Andrew's en Angleterre où elle mourut en 1982. Il y a, Durif a raison, un «cas» Lucia Joyce qui avait effectivement le «feu dans la tête» et dans le corps. Le portrait qu'il en fait dans un travail de condensation pour tenter de saisir la troublante personnalité de la jeune femme est d'une haute intensité. Et sans doute fallait-il une comédienne – le terme semble soudainement trop «étroit» – de l'envergure de Karelle Prugnaud pour parvenir à assumer, voire à «magnifier» cette troublante personnalité percluse de douleur. Ce qu'elle réalise sur le plateau nu, la nudité d'un lieu d'enfermement,

est proprement incroyable encore que totalement maîtrisé. Il est vrai qu'elle a été dirigée par Éric Lacascade – qu'Eugène Durif retrouve pour l'occasion – et que celui-ci est connu pour son talent de directeur d'acteurs souvent saisis lors de ses mises en scène dans des moments de crise et de paroxysme. C'est un travail au couteau auquel on assiste, et impossible d'y rester insensible. Le couteau reste planté dans notre gorge. / JEAN-PIERRE HAN

texte Eugène Durif / mise en scène  
Éric Lacascade / avec Karelle  
Prugnaud / à voir à Avignon (Artefil)

SIMON GOSSELIN



# théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

## ARTEPHILE

Autre théâtre permanent, Artephile propose une programmation mettant souvent en avant les thématiques sociales. À noter également la place importante accordée à la création en direction du jeune public. Avec: *De la mort qui tue*, d'Adèle Zouane, mis en scène par Marien Tillet et Eric Didry; *Le Cas Lucia J*, d'Eugène Durif, mis en scène par Éric Lacascade (voir critique p. 139); *Moby Duck*, par la compagnie O navio (dès 3 ans)...

[artephile.com](http://artephile.com)



SIMON GOSSELIN

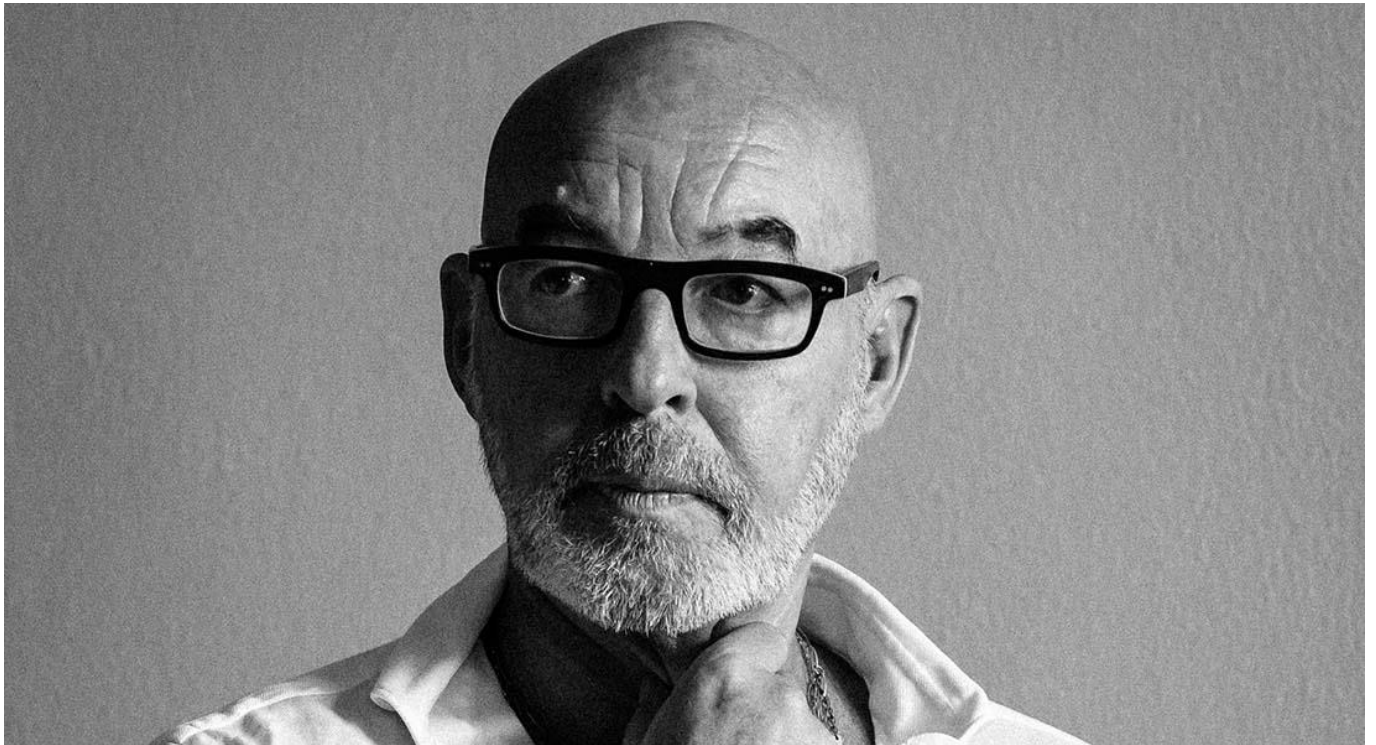
*Le Cas Lucia J*, mis en scène par Éric Lacascade, à Artephile



# la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

**Le Cas Lucia J. (un feu dans sa tête), monologue théâtral d'Eugène Durif mis en scène par Eric Lacascade**



© Avignon Off / Artéphile

Publié le 26 juin 2022 - N° 301

**Eric Lacascade met en scène *Le Cas Lucia J. (un feu dans sa tête)* d'Eugène Durif. Un monologue théâtral au sein duquel la comédienne Karelle Prugnaud, « *entre théâtre, performance et music-hall* », donne corps et voix à Lucia, la fille de James Joyce.**

**Sur quoi repose, selon vous, la force de l'écriture d'Eugène Durif ?**

**Eric Lacascade :** Eugène et moi avons collaboré à plusieurs reprises. Ce qui, entre autres, m'attire dans son écriture, c'est une sacrée dose de rage et de violence, dans une langue quasi poétique qui engendre un formalisme totalement maîtrisé. Il y a également une tension permanente, non seulement nerveuse, mais aussi entre conscient et inconscient, réel et imaginaire, mythe et

société. *Le cas Lucia J. (un feu dans sa tête)* est une fiction extrêmement bien documentée dans laquelle Lucia, qui est enfermée en hôpital psychiatrique, prend la parole. C'est en racontant son père, sa mère, son frère, et puis elle, en périphérie de ces vies, que petit à petit elle devient le centre de ce texte.

### **Comment Karelle Prugnaud s'empare-t-elle de ce personnage ?**

**E.L.** : Avec intelligence, puissance et rigueur. Entre incarnation et distanciation, tous les soirs, quand elle joue, elle est à l'étude. Et cette étude lui demande un engagement quasi performatif.

« Le travail du solo m'a placé dans un champ d'expérimentation, m'a permis de mener un travail de laboratoire. »

### **En quoi cette aventure de théâtre est-elle, pour vous, singulière ?**

**E.L.** : C'est d'abord une recherche totalement différente de mon terrain de jeu habituel, qui est fait de travaux de troupe, de grands plateaux et de textes du répertoire. Ensuite, lors des répétitions, même si le texte préexistait, nous avons avancé en collectif : l'actrice, le metteur en scène et l'auteur, un trio uni et inventif. Nous avons progressé ensemble en résolvant au jour le jour les problématiques que nous nous posions la veille. Enfin, le travail du solo, et d'autant plus face à Karelle et son désir de toujours se dépasser, de toujours apprendre, sa grande discipline, son corps entre théâtre, performance et music-hall, m'a placé dans un champ d'expérimentation, m'a permis de mener un travail de laboratoire, expérience rarement possible dans de plus lourdes productions. Enfin, production et conception ont inscrit ce spectacle dans un cercle de diffusion autre que celui que je croise habituellement. Cela m'a fait travailler différemment avec le public, et c'est bienvenu. Car le théâtre est toujours un art du commencement.

Entretien réalisé par **Manuel Piolat Soleymat**

*Le Cas Lucia J. (un feu dans sa tête)*, monologue théâtral d'Eugène Durif mis en scène par Eric Lacascade

du jeudi 7 juillet 2022 au mardi 26 juillet 2022

Avignon Off. Artéphile

7 rue Bourgneuf 84000 Avignon

à 21h45. Relâche le 19 juillet. Tél : 04 90 03 01 90.

## La loi impitoyable du marché

**Théâtre. Des équipes qui n'ont que quelques minutes pour installer leur décor, des applaudissements écourtés et un spectacle annulé. Que se passe-t-il au off d' Avignon ?**

Publié le

Mardi 19 Juillet 2022

Marie-José Sirach



*Le Cas Lucia J., mis en scène par Éric Lacascade. Avec Karelle Prugnaud, physique et sensuelle, impressionnante dans ses métamorphoses successives. simon gosselin*

Avignon (Vaucluse), envoyée spéciale.

Dimanche soir, 23 heures, théâtre Artéphile. La représentation du *Cas Lucia J.*, mise en scène par Éric Lacascade, s'achève, sous les applaudissements nourris des spectateurs. La salle se vide. Nous sommes quelques-uns à retrouver l'équipe artistique dans le patio. Il y a déjà là Eugène Durif, l'auteur de la pièce qui attend la comédienne-performatrice Karelle Prugnaud. J'aurais aimé écrire tout le bien que je pense de ce spectacle, l'histoire de Lucia Joyce, la fille si singulière de James Joyce, enfant mal aimée par sa mère, adorée par son père, qui se rêvait danseuse. Elle connaîtra l'enfermement psychiatrique et servira de cobaye pour des traitements inhumains. J'aurais aimé évoquer l'écriture délicate et féroce d'Eugène Durif ; saluer la prestation de Karelle Prugnaud, physique et sensuelle, impressionnante dans ses métamorphoses successives. La direction du théâtre Artéphile a décidé d'annuler les prochaines représentations, lundi. Officiellement, pour des raisons techniques, des dégradations sur le mur, en Placo, qui se lézarde lorsque la comédienne, prisonnière de sa folie, se heurte aux murs blancs de sa prison.

Retour dans le patio. Passe le directeur d'Artéphile qui s'adresse à Eugène Durif : « *Ce soir, c'est votre dernière.* » Le ton est sec, cassant, sans appel. Durif proteste avec ardeur. Propose de rembourser le mur. La conversation s'envenime. Le ton monte. La compagnie décide de sortir dans la rue. Le programmeur du lieu demande à Durif de « *dégager* ». Le ton est agressif. Karelle Prugnaud rejoint le reste de l'équipe dans la rue. C'est la consternation. On ne le sait pas encore, mais le directeur d'Artéphile s'est pointé dans sa loge sans frapper alors qu'elle était nue.

Dimanche matin, la sentence tombe. La direction du théâtre annule unilatéralement toutes les représentations du spectacle au motif suivant : « *À la suite des différents incidents ayant endommagé les murs du plateau de la salle 1, qui se sont réitérés tout au long des dix représentations et ce, malgré nos demandes insistantes de prendre les mesures nécessaires (...), nous vous confirmons notre intention de ne pas poursuivre notre collaboration sur ce festival 2022 afin de préserver notre outil de travail.* » Pour la compagnie, qui a engagé des frais importants jusqu'à la fin du festival, le 26 juillet – salaires, logements, attachée de presse, attaché de production, etc. –, c'est un coup dur, terrible. Elle se voit privée de neuf dates qui lui auraient permis de rencontrer d'autres diffuseurs et de monter une tournée. « *En expulsant la compagnie, le propriétaire du théâtre nous place dans une situation financière dramatique* », réagit Éric Lacascade, le metteur en scène, qui ajoute : « *Nous sommes sidérés par la violence de cette décision. Celle-ci reflète le comportement d'un certain nombre de lieux avignonnais qui, bien loin de tout engagement ou démarche artistique, n'y voient qu'un intérêt purement financier et économique.* »

### **« Nous sommes dépossédés de notre parole, J'y vois aussi un acte de censure »**

Jointe ce lundi matin, Karelle Prugnaud est sous le choc. « *C'est très étrange et violent. Nous sommes dépossédés de notre parole. On a été foutus à la porte. C'est de l'abus de pouvoir de la part de personnes qui se comportent comme des propriétaires et non comme des directeurs de théâtre. Mais j'y vois aussi un acte de censure.* » Le plus étrange, c'est que les deux directeurs d'Artéphile avaient vu le spectacle à sa création. Qu'ils l'avaient aimé au point de le programmer. Ils savaient tout de sa chorégraphie et de ses « cascades ». Et l'on tombe des nues lorsqu'on comprend que le fameux mur en carton-pâte fissuré ne sert que pour ce spectacle, tous les autres se jouant devant un rideau noir qui cache le mur...

### **Multiplication des lieux, turn-over de représentations, cadences infernales...**

La décision sans appel des directeurs d'Artéphile est révélatrice d'une crise plus profonde qui traverse le off ces dernières années, d'un état d'esprit qui, s'il n'est pas majoritaire chez d'autres directeurs de lieux (certains sont corrects, voire très corrects avec les équipes artistiques), raconte un glissement dans le off inquiétant. L'inflation du nombre de spectacles d'année en année, la multiplication des lieux, le turn-over de spectacles dans les salles à des cadences infernales – les compagnies disposent d'une poignée de minutes pour installer et désinstaller leur décor –, le prix du créneau horaire de la salle témoignent d'une dérive marchande où l'artistique, les artistes passent au second plan. « *Ce n'est pas si simple*, entend-on ici ou là. *Les directeurs prennent des risques inconsidérés* », etc. Certes. Mais ils doivent bien y trouver leur intérêt, non ?

La situation du off est comparable à la fameuse bulle immobilière qui, en 2008, a fini par exploser. Les propriétaires des lieux jouent sur le désir des artistes de jouer, quoi qu'il leur en coûte. Alors ils acceptent des conditions de travail insensées. L'autre matin, le metteur en scène d'un spectacle qui avait pris quelques minutes de retard à l'allumage a sauté précipitamment sur le plateau pour écouter les applaudissements du public. Nous sommes sortis alors que les acteurs et techniciens se dépêchaient de débarrasser le plateau et que l'équipe du spectacle suivant commençait à installer son décor. Pour peu que l'on soit attentif, il est courant de voir dans la plupart des théâtres du off ce même manège se répéter. La question est : jusqu'à quand ? La majorité des compagnies qui jouent dans le off sont subventionnées. Beaucoup y réalisent les heures qui leur permettent de percevoir le chômage. Contrairement aux idées reçues, il y a bien de l'argent public injecté dans le off. Les compagnies y laissent des plumes. Les plus chanceuses décrochent des dates de tournée. Ne serait-il pas temps de remettre à plat tous les paramètres, artistiques, économiques, pour assainir la situation du off ? Remettre les artistes au cœur du off ? Après deux années de pandémie, on pouvait croire que rien ne serait comme avant. Le retour à l'« anormale » a un goût amer. Pour Sébastien Benedetto, directeur du Théâtre des Carmes, avec la reprise en main de l'association du off par la Fédération des théâtres privés d'Avignon, *« on assiste à une dérive qui s'accommode d'une gestion capitaliste. C'est la loi de l'offre et de la demande »*.

Julien Gelas, directeur du Chêne noir, dénonçait dans une lettre ouverte *« un marché sauvage où les spéculateurs s'en donnent à cœur joie »*. La réponse ne s'est pas fait attendre. C'est Laurent Rochut, directeur de la Factory et nouvel administrateur du festival off, qui s'y est collé : *« La poésie finit parfois par épouser la finance pour se faire construire des écrins, et le mariage n'est pas nécessairement un mariage de raison »*, écrit-il, parlant du off comme d'un marché. Lors de l'inauguration de La Scala, nouveau lieu avignonnais, son directeur a évoqué la « grande famille du théâtre ». Certes, mais dans cette famille-là, il y a ceux qui mangent du homard et ceux qui se contentent de boîtes de sardines...

En attendant, l'équipe du *Cas de Lucia J.* espère trouver un lieu de repli, un lieu d'exil, quelques dates de solidarité pour continuer de jouer son merveilleux spectacle.



Incendies

Jour et nuit,  
les pompiers  
jouent...

# Le Canard enchâiné

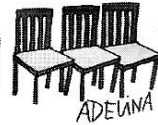
Journal satirique paraissant le mercredi

107<sup>e</sup> ANNÉE - N° 5306 - mercredi 20 juillet 2022 - 1,50 €

D.O.M. 1,90 € - Suisse 2,60 FS - Belgique / Luxembourg / Grèce 1,70 € - Espagne / Port. Cont 1,70 € - Italie 1,80 € - Tunisie 5 DT - Maroc 20 M

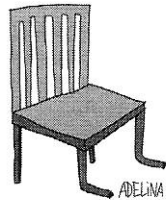


## FESTIVAL D'AVIGNON



### Le Cas Lucia J.

Folle, elle est. Sans doute. Ou peut-être pas, qui sait ? En tout cas, vite enfermée, médicamentée, électrochoquée : contre elle, un déchaînement de violence institutionnalisée. C'est un spectacle violent. La performeuse et comédienne (et par ailleurs metteuse en scène) Karelle Prugnaud incarne Lucia, la fille de James Joyce, qui mourut internée. Seule en scène et hors de scène, tout de blanc vêtue, clamant son mal-être, sa folie, son amour pour son père adoré, se jetant contre les murs, allant loin dans le dérèglement du corps, encouragée par Eugène Durif, qui a écrit le texte et intervient hors



champ, mise en scène par Eric Lacascade, elle embarque, émeut, choque. Son parti pris est radical. On l'accepte ou le rejette radicalement. Tellement radicalement que, samedi 16, le propriétaire du lieu (Artéphile) a décidé de l'expulser, l'actrice ayant abîmé les murs en y jetant une chaise...





## AVIGNON OFF : UN SPECTACLE COUP DE POING

Jean-Pierre Han

11 juillet 2022

***Le cas Lucia J (Un feu dans sa tête)* d'Eugène Durif. Mise en scène d'Éric Lacascade. Festival d'Avignon off. Artéphile à 21 h 45. Tél. : 04.90.03.01.90**

Plusieurs années déjà qu'il tourne autour d'elles et a entrepris d'écrire à la fois une pièce de théâtre et un roman sur le sujet.

Qui était cette Lucia Joyce née en 1907 à Trieste et disparue en 1982 à l'hôpital psychiatrique de Saint-Andrew's à Northampton ? Le titre du spectacle a le mérite de poser clairement les termes de la question : *Le cas de Lucia J. (Un feu dans la tête)*. À voir le déroulé de la vie de Lucia J., on peut effectivement parler de « cas » avec l'image du « feu dans sa tête », allusion au fait qu'elle passa la plus grande partie de sa vie, dès les années 30, d'un hôpital psychiatrique (à Zürich) à un autre (Saint-Andrew's) avec une halte à Ivry où mourut Artaud en 1948... Feu dans sa tête, mais sans doute aussi feu dans son corps, ce que Karelle Prugnaud exprime sur scène avec une belle fureur toujours maîtrisée. Feu dans le corps, puisque Lucia J. commença son parcours artistique par la danse. « *Avant que tout s'arrête, je danse des journées entières, pendant plusieurs années. Mes parents suivent cela de près, ils ne me quittent presque jamais. Quand je suis allée faire un stage à Salzbourg, à l'école d'Isadora Duncan, dirigée en fait par sa sœur, ils sont venus en vacances tout près* »... Promise à un bel avenir, après avoir côtoyé Jacques Delcroze, Raymond Duncan (le frère d'Isadora), Madame Egorova, pédagogue des ballets russes, qui fut également le professeur de Zelda Fitzgerald qu'elle croisa, elle s'arrête brusquement à l'âge de 22 ans. Elle écrit, dessine (Calder fut un temps son professeur de dessin), fréquente Samuel Beckett qui est alors le secrétaire de son père, mais refuse de s'engager plus avant comme elle le désire... et commence à connaître ses premiers troubles psychiatriques. Elle est soignée par Jung avant d'être internée. Sa relation avec son père, James, est trouble et complexe, ce dernier pensant simplement que sa fille retrouverait la raison dès qu'il aurait terminé l'écriture de son *Finnegans wake* entamée en 1923, et achevée seulement quinze ans plus tard ! Un temps largement suffisant pour que Lucia recouvre la santé, elle qui se confond parfois avec l'héroïne du livre, Anna Livia Plurabella, au cœur de toutes les langues inextricablement mêlées. Durif fera dire à Lucia – car c'est elle qui parle dans son texte, ce qui donne à l'ensemble une tonalité singulière – « *je déteste cette anna livia plurabella, elle m'a volé ma vie, volé à toi/Anna Livia Plurabella* »... Où sommes-nous ? Dans quelles pages de quel livre ? Celui de la vie enserrée dans une camisole de force ? L'écriture de Durif est superbe, la forme séquencée épousant le rythme de la pensée malade, en perpétuelle mouvance et agitation, de Lucia : « *Ça crie dans ma bouche, ça crie dans ma tête, tous leurs mots qui me déchirent l'intérieur, vous voulez que je gueule encore pour que vous les entendiez mieux ?* » Sur le plateau nu Karelle Prugnaud cisèle les cris de Lucia ; elle le fait avec une rare détermination, entre grâce et violence. Sa troublante beauté fascine en ce qu'elle recèle de dangerosité, celle de la folie. Guidée par Éric Lacascade elle est prête à jouer, de toutes les tonalités et de tous les registres qu'il lui demande. L'auteur Durif qui finira par apparaître physiquement, rôde aux alentours du plateau. Un lieu hanté par ces personnages et que balaye un authentique souffle poétique.

## Le cas Lucia J s'arrête à Artéphile



photo Simon Gosselin

**Le cas Lucia J** avec Karelle Prugnaud et Eugène Durif ne se joue plus au Théâtre Artéphile dans le Off depuis le 17 juillet. Alexandre Mange, son directeur, a demandé à la compagnie de quitter les lieux, suite à des dégradations sur les murs de la scène. La compagnie cherche une salle pour continuer à jouer le spectacle à Avignon.

Dans *Le cas Lucia J*, la performeuse **Karelle Prugnaud** interprète le rôle de Lucia Joyce, la fille de James Joyce (incarné par **Eugène Durif**, l'auteur de la pièce). Lucia Joyce a passé la majeure partie de sa vie dans des hôpitaux psychiatriques. Karelle Prugnaud incarne ce personnage schizophrène, elle joue la folie, et

danse avec une chaise qui bascule et se fracasse contre les murs. « *Ce moment dans la pièce n'est pas nouveau, il a toujours existé, soutient la comédienne. L'équipe du théâtre Artéphile a programmé le spectacle en l'ayant vu en tournée, et elle savait à quoi elle s'engageait* ».

**Alexandre Mange**, le directeur du théâtre Artéphile, explique de son côté qu'il a été contraint de prendre cette décision pour protéger son lieu. « *J'ai demandé plusieurs fois à Karelle Prugnaud de prendre des mesures conservatoires pour éviter l'accumulation de trous dans les murs du théâtre. Elle m'a plusieurs fois répondu qu'elle ferait attention. Mais on a constaté qu'il n'y avait pas d'amélioration, et aucune réaction de la compagnie. Et j'ai été obligé de prendre cette mesure pour protéger mon théâtre.* »

Le 16 juillet au soir, à l'issue de la représentation, Alexandre Mange a fait savoir à l'équipe qu'elle devait quitter les lieux. « *Il est entré dans la loge de la comédienne sans frapper ni prévenir alors que celle-ci était nue* », raconte la compagnie dans un communiqué. « *Il décide de nous expulser (le terme est important : expulser) de son espace sous prétexte que deux murs furent abîmés. La compagnie était bien évidemment prête à rembourser les dommages et avait déjà contacté son assurance.* »

**Aujourd'hui, l'équipe artistique se trouve sans théâtre pour les 10 dernières représentations. Elle souhaite pouvoir continuer à la jouer dans le Off et en appelle à la solidarité.** « *La compagnie a engagé des frais importants jusqu'à la fin du festival, logements, attachée de presse, attaché de production, etc. Cette décision nous place dans une situation financière dramatique.* » D'autant explique Karelle Prugnaud que « *beaucoup de programmeurs devaient venir d'ici la fin du festival.* »

La compagnie conclut ainsi son communiqué : « *Nous sommes sidérés par la violence de cette décision. Celle-ci reflète le comportement d'un certain nombre de lieux avignonnais qui bien loin de tout engagement ou démarche artistique ne voient qu'un intérêt purement financier et économique.* »

# Le Club de Mediapart

## Participez au débat

### Un beau spectacle du Off « expulsé » du Théâtre Artéphile

Avignon. On rêvait de voir le retour d'Eric Lacascade dans le Off dirigeant l'explosive Karelle Prugnaud dans une pièce d'Eugène Durif évoquant Lucia, la fille folle de James Joyce. On a vu. Magnifique. Ce spectacle, vous ne pouvez plus le voir, hélas.

[jean-pierre thibaudat](#), journaliste, écrivain, conseiller artistique



Scène de "Le cas Lucia J" © Simon Gosselin

En m'asseyant dans la salle, j'avais bien vu sur le mur du fond, une légère encoche et puis j'avais oublié, pris par le spectacle qui commençait dans mon dos : l'actrice Karelle Prugnaud allongée devant la cabine régie commençait un long monologue qui devait l'emmener sur scène dans la folie de Lucia, la fille de James Joyce, danseuse à ses heures. Jung déclarera Lucia schizophrène, elle sera internée. Tous les joyciens ont rêvé d'elle à commencer par son père James, elle est comme le fantôme de Finnegans Wake, cette œuvre extrême, folle de langues. Fasciné par ce personnage fuyant et ensorcelant, l'auteur dramatique Eugène Durif a écrit Le cas Lucia J. En voyant l'actrice Karelle Prugnaud interpréter le rôle on croirait que la pièce a été écrite pour elle, tant l'actrice est magnifiquement incendiaire mise en scène par Eric Lacascade qui la pousse au plus loin.

Quel plaisir de voir revenir Lacascade en France, entre un séjour en Chine et un autre en Lituanie où

il exerce son métier de metteur en scène itinérant. Et de le voir revenir, après quelques séjours dans le in, au cœur du festival off, là où il avait débuté il y a bien longtemps. Trente ans ? Je ne sais plus. Je me souviens du titre de l'article que j'avais écrit alors Boum Ballatum, d'autres suivraient au fil des années. Avec son complice Guy Alloucherie et des proches comme Martine Cendre, ces enfants du Nord avaient créé une compagnie à Liévin, le Ballatum théâtre. C'est dans le off que l'on les avait découvert, un off qui n'était pas encore la foire à n'importe quoi qu'il est devenu. Je me souviens avoir été intrigué et attiré par les titres de leurs spectacles comme Si tu me quittes est-ce que je peux venir aussi?, une écriture de plateau collective. Un peu plus tard, ils devaient faire un bout de chemin avec Tchekhov, fricoter avec des figures grecques, et effectuer un séjour à Pontedera chez Jerzy Grotowski. Et puis la vie les sépara. On retrouve chez Karelle Prugnaud cette impulsivité bondissante qui plaît tant à Eric Lacascade et qu'il aime pousser dans ses ultimes retranchements. L'écriture ourlée de Durif s'y prête volontiers. Bref, avec l'énergie décuplée des trois, c'est un spectacle qui va loin.

Quelques heures plus tard, j'apprenais que la direction du Théâtre de l'Artephile où se donne le spectacle venait décider d'interrompre les représentations prévues jusqu'au 26 juillet et dont plusieurs représentations étaient déjà complètes. Un énorme préjudice pour les compagnies L'envers du décor & Compagnie Lacascade productrices du spectacle. Sans le savoir, j'avais assisté à la dernière représentation Alexandre Mange, le directeur du lieu, s'est ainsi justifié auprès du site Scènweb : « J'ai demandé plusieurs fois à Karelle Prugnaud de prendre des mesures conservatoires pour éviter l'accumulation de trous dans les murs du théâtre. Elle m'a plusieurs fois répondu qu'elle ferait attention. Mais on a constaté qu'il n'y avait pas d'amélioration, et aucune réaction de la compagnie. Et j'ai été obligé de prendre cette mesure pour protéger mon théâtre. » A croire que l'actrice à elle toute seule avait démoli le théâtre. Certes -il y a une scène - au demeurant magnifique - où l'actrice danse avec une chaise et la balance. D'où l'encoche citée plus haut. De là à parler d'une « accumulation de trous »... Le directeur du lieu avait vu le spectacle, sans doute lors d'une petite série de représentations parisiennes à la Reine Blanche, la folle danse avec la chaise y figurait. Il avait manifesté son envie d'accueillir ce spectacle dans sa programmation (laquelle n'est pas une invitation ; les compagnies paient fort cher leur venue dans la quasi totalité des salles du off et plus d'une en revient lourdement endettée). Cet arrêt des représentations, imposé unilatéralement, prive les producteurs de recettes et de la venue d'acheteurs potentiels qui avaient prévu voir Le cas Lucia J. dans les jours qui viennent. Sous le choc, Lacascade, relevant le gant de l'affront, a publié une lettre :

*« La violence libérale de certaines salles du off n'a pas de limites!*

*Le propriétaire de cette salle de théâtre décide de nous expulser (le terme est important expulsé) de son espace sous prétexte que deux murs furent abîmés. La Compagnie était bien évidemment prête à rembourser les dommages et avait déjà contacté son assurance. Mais bien loin de toute démarche artistique le propriétaire du lieu qu'il considère son « appartement » a décidé de nous expulser. La violence de ces propriétaires est sans limites, exemple: le directeur est entrée après une représentation dans la loge de la comédienne sans frapper ni prévenir alors que celle-ci était nue.*

*En expulsant la compagnie alors que toutes les représentations sont complètes, que de nombreux professionnels ont signalés leur présence aux prochaines représentations, alors que la compagnie a engagé des frais importants jusqu'à la fin du festival, logements, attachée de presse, attaché de production etc... nous place dans une situation financière dramatique.*

*Par ailleurs le propriétaire du lieu connaissait le spectacle puisqu'il l'avait vu en tournée et savait donc à quoi il s'engageait.*

*Nous sommes sidéré par la violence de cette décision. Celle-ci reflète le comportement d'un certain nombre de lieux avignonnais qui bien loin de tout engagement ou démarche artistique ne voient qu'un intérêt purement financier et économique. »*

Le off d'autrefois n'est plus depuis longtemps. A de rares exceptions près, il est devenu une

pompe à fric où l'intégrité des artistes, leurs prises de risque, sont souvent bafouées.

## Chantiers de culture

### Le cas Lucia J., un spectacle de feu

Jusqu'au 26/07, au théâtre Artéphile en Avignon (84), se donne Le cas Lucia J. [un feu dans sa tête]. Un texte d'Eugène Durif, mis en scène par Éric Lacascade et prodigieusement interprété par Karelle Prugnaud ! Le tragique destin de Lucia Joyce, la fille du célèbre écrivain James Joyce, internée durant la plus grande partie de sa vie.



Sans producteur principal important, pris en charge par les compagnies respectives d'Éric Lacascade et d'Eugène Durif avec Karelle Prugnaud ([L'envers du décor](#)), avec l'aide de quelques fidèles (la Rose des Vents de Villeneuve d'Ascq, la Scène nationale de Dieppe), [Le cas Lucie J. \(un feu dans la tête\)](#) a vu le jour non sans difficultés pour se donner aujourd'hui à [l'Artéphile](#) lors du festival d'Avignon... **L'auteur, Eugène Durif, est hanté par la double figure de Lucia Joyce et de son père. Voilà plusieurs années déjà qu'il tourne autour d'elles** au point qu'entre deux conférences sur le sujet, il a entrepris d'écrire à la fois une pièce de théâtre et un roman sur la question, ce que voyant France Culture lui a confié un cycle de 5 émissions – un véritable feuilleton – pour décrire le destin de la jeune femme (ce sera donc un troisième type d'écriture que Durif devra trouver et mettre en œuvre). Qui était cette Lucia Joyce née en 1907 à Trieste et disparue en 1982 à l'hôpital psychiatrique de Saint-Andrew's à Northampton ?



Le titre du spectacle a le mérite de poser clairement les termes de la question : *Le cas de Lucia J. (Un feu dans la tête)*. À voir le déroulé de la vie de Lucia J., on peut effectivement parler de « cas » avec l'image du « feu dans sa tête », allusion au fait qu'elle **passa la plus grande partie de sa vie, dès les années 30, d'un hôpital psychiatrique (à Zürich) à un autre (Saint-Andrew's) avec une halte à Ivry où mourut Artaud en 1948...** Feu dans sa tête, mais sans doute aussi feu dans son corps, ce que Karelle Prugnaud exprime sur scène avec une belle fureur toujours maîtrisée. Feu dans le corps, puisque Lucia J. commença son parcours artistique par la danse. **« Avant que tout s'arrête, je danse des journées**



**entières, pendant plusieurs années.** Mes parents suivent cela de près, ils ne me quittent presque jamais. Quand je suis allée faire un stage à Salzbourg, à l'école d'Isadora Duncan, dirigée en fait par sa sœur, ils sont venus en vacances tout près »... Promise à un bel avenir, après avoir côtoyé Jacques Delcroze, Raymond Duncan (le frère d'Isadora), Madame Egorova, pédagogue des ballets russes, qui fut également le professeur de Zelda Fitzgerald qu'elle croisa, elle s'arrête brusquement à l'âge de 22 ans.



Elle écrit, dessine (Calder fut un temps son professeur de dessin), fréquente Samuel Beckett qui est alors le secrétaire de son père, mais refuse de s'engager plus avant comme elle le désire... et commence à connaître ses premiers troubles psychiatriques. Elle est soignée par Jung avant d'être internée. **Le moins que l'on puisse dire est que sa relation avec son père, James, est trouble et complexe**, ce dernier pensant simplement que sa fille retrouverait la raison dès qu'il aurait terminé l'écriture de son *Finnegans wake* entamée en 1923, et achevée seulement quinze ans plus tard ! Un temps largement suffisant pour que Lucia recouvre la santé, elle qui se confond parfois avec l'héroïne du livre, Anna Livia Plurabella, au cœur de toutes les langues inextricablement mêlées. Durif fera dire à Lucia – car c'est elle qui parle dans son texte, ce qui donne à l'ensemble une tonalité singulière – « **je déteste cette anna livia plurabella, elle m'a volé ma vie, volé à toi/Anna Livia Plurabella** »... Où sommes-nous ? Dans quelles pages de quel livre ? Celui de la vie enserrée dans une camisole de force ?



L'écriture de Durif est superbe, la forme séquencée épousant le rythme de la pensée malade, en perpétuelle mouvance et agitation, de Lucia : « *Ça crie dans ma bouche, ça crie dans ma tête, tous leurs mots qui me déchirent l'intérieur, vous voulez que je gueule encore pour que vous les entendiez mieux ?* » Sur le plateau rendu à l'état brut par Magali Murbach, **Karelle Prugnaud cisèle les cris de Lucia ; elle le fait avec une rare détermination, entre grâce et violence. Sa troublante beauté fascine en ce qu'elle recèle de dangerosité, celle de la folie.** Guidée par Éric Lacascade elle est prête à jouer, de toutes les tonalités et de tous les registres qu'il lui demande. Lui, tout comme Durif qui finira par apparaître physiquement, rôde aux alentours de ce qui tient lieu de plateau. Un lieu hanté par ces trois personnages et que balaye un authentique souffle poétique. **Jean-Pierre Han**



# LES SORTIES DE MICHEL FLANDRIN

## Dans la famille Joyce : la fille



Il y eut Camille Claudel sœur de Paul, mais il eut aussi Lucia Joyce fille de James. A l'évidence, Eugène Durif porte sur cette dernière un intérêt particulier. En amont d'un livre à paraître à la rentrée, l'écrivain signe Le cas Lucia J. (un feu dans la tête).

Badigeonnée de blanc, la salle de l'Artéphile devient une cellule capitonnée contre laquelle se cogne une femme en nuisette, elle aussi immaculée. Elle se nomme Lucia, son père n'est autre que l'écrivain James Joyce (1882-1941), auteur d'Ulysse, l'une des cathédrales de la littérature du XXème siècle. Sa fille cadette opte pour la danse qu'elle aborde dans un style personnel, vite repéré. Mais le paternel n'aura de cesse d'entraver son ascension, officiellement pour préserver un équilibre fragile. Lucia suivra dès lors une route chaotique où elle croisera le dramaturge Samuel Beckett et Carl Gustav Jung, le psychanalyste. Mais son itinéraire artistique restera à jamais entravé.

Amour, admiration, jalousie alimentent cette relation incestuelle, baptisée ainsi par Eugène Durif. Pour le passage au plateau, l'auteur s'adjoint des aides précieuses. Ivanov, La Mouette 2000, Platonov dans la cour d'honneur en 2002, Eric Lacascade éblouit le Festival d'Avignon par son compagnonnage avec Tchekov. De retour dans la Cité des papes, le metteur en scène s'empare du texte et de son interprète. Son art de transformer le corps en vecteur des sentiments trouve en Karelle Prugnaud le réceptacle idéal.

L'actrice devient ange sacrificiel, précipité de passions contradictoires qui la propulsent très haut puis l'enfoncent très bas. Sa sensibilité exacerbée, son engagement toujours maîtrisé donnent à ressentir les exaltations, le désarroi de Lucia, immolée sur l'autel du génie et de l'adoration.

Un destin, un texte, une performance.

Le cas Lucia J. (un feu dans la tête) 21H45, Artéphile Théâtre jusqu'au 26 juillet (relâche le mercredi).

## « Le cas Lucia J. »

Quand on enfermait les femmes susceptibles de faire de l'ombre à ces messieurs...

12 juillet 2022



On connaît ce qui arriva à la sculptrice Camille Claudel, sœur d'un écrivain célèbre et maîtresse, élève puis inspiratrice de Rodin. Mais qui connaît dans la famille Joyce non pas le père James ni même Nora, la mère, connue par sa correspondance érotique avec l'écrivain irlandais, mais la fille ? Lucia Joyce qui fut élève d'Isadora Duncan aurait pu avoir une belle carrière de danseuse moderne, Mais cela ne plaisait pas trop au papa et le frère, Georgio Joyce, la fit enfermer pour, bien évidemment, la guérir de sa « nervosité ». Joyce ne s'y opposa pas, lui qui avait confié sa fille à Jung. « Comment un père peut-il abandonner sa fille ? » crie *notre* Lucia... Ce père aurait-il légué sa propre folie à sa fille ? Sauf que dans son *cas* l'écriture et la célébrité lui ont sans doute évité le basculement dans la psychose. La fille ne cessa jamais d'aimer son père alors même qu'elle fut victime de traitements « psychiatriques » violents comme la société sexiste de l'époque en réservaient à de nombreuses femmes internées sous le moindre soupçon de démente voire d'*hystérie*. Mais où commence la folie ? Dans la névrose familiale ? Dans l'ordre social ? Dans la norme liberticide ? Dans la décision médicale ? Dans l'assignation excluante ? Pourquoi vouloir à tout prix discipliner les corps et les esprits en leur interdisant tout régime de mouvement, de pensée et d'action autre que ceux dictés par le conformisme ? Dans le cube blanc et noir du plateau nu, le corps animé de Lucia triomphe. Il est libre, actif, pas du tout abattu ou vaincu, dansant, parlant, criant, pensant, interrogeant les enjeux familiaux qui l'ont menée à l'enfermement. Le récit débute dans la niche de la régie, dans le dos du public, l'obligeant ainsi à une torsion. Douleuruse ? Vraiment rien à côté de la torture institutionnelle qui s'abattit sur

Lucia Joyce, bien et mal nommée puisque la *lumière* et la *joie* de son désir-artiste s'éteignent entre les murs de l'hôpital. Mais Lucia a sa revanche posthume dans l'espace et le temps de la *représentation théâtrale*, là où tout redevient présent, là où tout peut être rejoué sinon *rétromachiné*. Dans un texte d'Eugène Durif et une mise scène d'Éric Lacascade, la performeuse Karelle Prugnaud nous offre le spectacle d'une folie génialement débridée, d'une colère jubilatoire et d'une danse explosive qui redonnent vie, vérité et intelligence à une femme sacrifiée sur l'autel de la renommée du Père. Porté par la scénographie de Magali Murbach et la lumière de Laurent Nennig, le dynamisme inspiré de la comédienne fait corps avec sa parole. Parole de révolte, de contre-assignation à la fausse folie, de revendication d'une folie créatrice trop refusée aux femmes. Le cube de la représentation peut à peine contenir les audaces de Karelle Prugnaud : elle débutait le spectacle en dehors, elle doit parfois en sortir. Apparaît alors l'ange improbable du métathéâtre incarné par le metteur en scène qui vient nous rappeler certes la distance mais aussi toute la puissance de l'art dramatique. Si l'institution psychiatrique a longtemps été l'agent du Grand Renferment montré par Michel Foucault dans son *Histoire de la folie à l'âge classique* (1961), le théâtre est le magicien de la Grande Expression Libératrice. Allez-vous rendre complice de cette fabuleuse antipsychiatrie qu'est la scène d'Artephile transfigurée par le Jeu performatif de *Karelle-Lucia*.

Jean-Pierre Haddad

**Avignon, Festival Off. Artephile, du 7 au 26 juillet à 21h45. Relâche les mercredis 13 et 20 juillet.**  
Réservations : 04 90 03 01 90 et <https://artephile.com>

# Un Fauteuil pour L'Orchestre

**Le cas Lucia J, un feu dans la tête, d'Eugène Durif, mise en scène d'Éric Lacascade, Théâtre Artéphile, 7 rue du Bourg Neuf, festival d'Avignon Off**

Juil 09, 2022 | Commentaires fermés sur Le cas Lucia J, un feu dans la tête, d'Eugène Durif, mise en scène d'Éric Lacascade, Théâtre Artéphile, 7 rue du Bourg Neuf, festival d'Avignon Off



© Simon Gosselin

**ff article de Sylvie Boursier**

***Le cas Lucia J, un feu dans la tête***

Les folles ont depuis longtemps excité, fasciné, ainsi à la salpêtrière le bal des folles du professeur Charcot fut un événement mondain à Paris à la fin du XIXème siècle ; Jane Avril, une internée, deviendra danseuse au Moulin-Rouge. Sa danse, qui semblait mimer des crises d'hystérie, témoigne d'une époque fascinée par les mouvements des corps empêchés. Lucia Joyce, la fille du grand écrivain, s'initia à la danse expressionniste au début du XXème siècle mais connut un sort plus tragique ; elle croupit trois décennies durant en institution où elle mourut après avoir subi les bains froids, la camisole de force, les électrochocs.

Karell Prugnaud exprime la figure de Lucia dans un corps à corps avec le verbe d'Eugène Durif à la manière Isadora Duncan. Elle jette dans l'espace des vibrations, crée des images, tout est mouvement, rythme, poésie. La comédienne danseuse est cette folle à la vitalité débordante, brutale, provocante, érotique, rendue catatonique par les injections. Karell Prugnaud est d'une extrême précision, du bout des doigts à la plante des pieds, sa diction est ciselée.

Barbara Loden, Zelda Fitzgerald et Lucia Joyce, trois femmes flottantes, artistes sans œuvre dans une société qui les muselait, épouses ou fille de créateurs renommés, elles sont mortes tragiquement après de longues retraites mutiques. Barbara, épouse d'Elia Kazan et réalisatrice du magnifique *Vers Wanda* déclara « *J'ai traversé la vie comme une autiste, persuadée que je ne valais rien, incapable de savoir qui j'étais, allant de-ci, de-là, sans dignité.* »

Éric Lacascade orchestre un témoignage marquant de ce que fut la psychiatrie comme instrument de normalisation sociale dans une conjugaison rare entre théâtre et performance. A voir, au théâtre Artéphile.



© Simon Gosselin

***Le cas Lucia J, un feu dans la tête***, écrit par Eugène Durif

Mis en scène par Éric Lacascade

Lumière : Laurent Nennig

Scénographie : Magali Murbach

Jeu : Karelle Prugnaud

**Du 7 au 26 Juillet 2022 à 21.45** Festival d'Avignon OFF

Théâtre Artéphile 7 rue du Bourg Neuf Avignon relâches les 13 et 20 juillet.

**Durée du spectacle : 1h 15**

**Théâtre Artéphile**

7 rue du Bourg Neuf Avignon

Réservation 0490030190

[resa@artephile.com](mailto:resa@artephile.com)

Texte Édité par « FRICTIONS, Théâtre | Ecritures ».





**Le cas Lucia J., un feu dans sa tête, de Eugène Durif, mise en scène Eric Lacascade, jeu Karelle Prugnaud. Festival OFF Avignon, Artéphile.**



Crédit photo : Simon Gosselin

***Le cas Lucia J., un feu dans sa tête, de Eugène Durif, mise en scène Eric Lacascade, jeu Karelle Prugnaud. Festival OFF Avignon, Théâtre Artéphile.***

Eugène Durif a, dit-il, toujours été fasciné par l'écriture de James Joyce et après quelques tentatives d'adaptation théâtrale d'*Ulysse* au début de sa vie d'auteur, il revient aujourd'hui à Joyce plus exactement à Lucia, sa fille.



« Pour boucler la boucle, l'écriture d'un texte autour de la relation de Joyce et de sa fille Lucia, qui fut danseuse, qui sombra dans la schizophrénie dans une relation étrange, en lien et résonance avec son père en train d'écrire *Finnegans Wake* ...

Dans cette fiction, je voudrais pénétrer dans le lien établi entre le père qui se refuse à envisager la maladie de sa fille et la jeune femme ». « Elle n'est pas délirante, explique Joyce, ce n'est qu'une pauvre enfant qui a voulu trop faire, trop comprendre »

Eugène Durif a conçu sa pièce comme un work in progress très joycien où l'on ne va pas triturer les langues mais les corps et l'espace physique et mental, les relations intra familiales, l'art et la folie.

Un concentré qui a manifestement attiré Eric Lacascade pour la mise en scène et Karelle Prugnaud pour le côté performatif.

Et il faut dire que le résultat de cette tambouille de grande cuisine est pimenté à souhait mais aussi raffiné et étrange que l'œuvre du maître irlandais. Karelle Prugnaud exprime beaucoup par le corps et la gestuelle les affects et les pulsions de Lucia qui fut danseuse et bénéficia des cours des plus grands comme Isodora Duncan.

Elle se tord, se tend, se recroqueville passant des attitudes les plus concentrées aux plus érotiques, aux plus explosives avec une maîtrise totale. L'humour est apporté par Eugène lui-même qui prend de temps en temps la place de Joyce pour demander à Karelle d'en faire plus, ou la prendre dans ses bras.

La pièce est aussi didactique, Karelle Prugnaud explique au long de sa performance corporelle, ce qu'elle ressent, admiration pour le père, rejet de Nora sa mère, surtout de son frère aîné Giorgio qu'elle accuse de l'avoir fait internée.

Le texte est là pour nous faire comprendre combien Lucia, dont la souffrance fut intense, exerça un amour inconditionnel pour son père qui fit appel aux plus grands pour la soigner, comme Jung, mais c'était bien avant l'apparition des molécules qui permirent d'avancer dans le traitement de la schizophrénie.

Joyce et Lucia eurent une relation sans doute fusionnelle mais étaient-ils trop proches pour se sauver et Joyce trop tourné vers sa propre œuvre ?

Un travail étonnant qu'Eric Lacascade a orchestré savamment, dans un espace blanc, minimaliste et sans appui, fermé, où Lucia va se cogner sans cesse comme un insecte dans un bocal.

A la fin, une porte s'ouvre et Lucia et son père partent dans la nuit unis dans une œuvre qui défiera le temps.

**Chapeau bas pour ce moment qui touche juste au plus profond de la création humaine.**

Louis Juzot

**Au festival Avignon Off Théâtre Artéphile** du 7 au 26 juillet sauf les 13 et 20 juillet à 21h45 7 rue du Bourg Neuf 84000 Avignon



## AVIGNON OFF : NOTRE SELECTION DES 50 INCONTOURNABLES DU OFF 2022

Posted by [redaction](#) on 4 juillet 2022 · [Laisser un commentaire](#)



### **NOS 50 SPECTACLES OFF RECOMMANDES, EN UN SEUL COUP D'OEIL**

**Voici en un coup d'oeil notre sélection des 50 spectacles du OFF 2022 à aller voir en priorité. Important : ces spectacles n'apparaissent pas par ordre de préférence dans cette liste, mais de manière aléatoire.**

- .The Land of No Curtains – Lunatics & Poets – **Le Grenier à Sel** (*Performance interactive*)
- .La Belle Scène Saint-Denis – festival Danse – **La Parenthèse** (*Danse*)
- .Paying for it – La Brute – **Théâtre des Doms** (*Théâtre*)
- .La Fête des Roses – Sylvain Maurice – **Le 11** (*Théâtre*)
- .Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon ? – Solot, Candido, Laurent – **La Manufacture** (*Théâtre*)
- .On ne parle pas avec des moufles – Denis Plassard – **Théâtre Golovine** (*Danse*)
- .Almataha – Brahim Bouchelaghem – **La Factory** (*Danse*)
- .Élise – Elise Noiraud – **Le Transversal** (*Seule en scène*)
- .Pièce d'actualité n°16 : **Güven** – Kurvers, Malis et Siéfert – **La Manufacture** (*Théâtre*)
- .Looking for Quichotte – Charles-Eric Petit – **Théâtre des Carmes** (*Théâtre*)
- .De vos yeux – Cie Adesso e sempre – **Villeneuve en scène** (*Théâtre*)
- .Fin de partie – Jacques Osinski – **Théâtre des Halles** (*Théâtre*)
- .Tryptique **La Gueule Ouverte** – Georges Rouge Carrascot – **La Reine Blanche** (*Théâtre*)
- .A ne pas rater – Cie La vaste entreprise – **La Manufacture** (*Théâtre*)
- .La bombe humaine – Popi Jones – **Théâtre des Doms** (*Théâtre*)

.**La commedia divina** – Antonio Ceresia & Fabio Dolce – **Théâtre Golovine** (*Danse*)  
 .**Détours et autres digressions** – La Fabrique imaginaire – **Fabrik Théâtre** (*Théâtre*)  
 .**Les galets au tilleul sont plus petits qu’au havre** – Laureau & Chaigneau – **Le 11** (*Théâtre*)  
 .**Macadam Circus** – Antoine Laubin / Cie De Facto – **Musée Angladon** (*Théâtre*)  
 .**La Fabrique des idoles** – MégasuperThéâtre – **Le 11** (*Théâtre*)  
 .**Le facteur Cheval ou le rêve d’un fou** – Alain Leempoel – **Théâtre des Halles** (*Théâtre*)  
 .**The Game of Nibelungen** – Manu Moper – **Le 11** (*Théâtre*)  
 .**Là le feu** – Théâtre du Bruit – **La Factory** (*Théâtre*)  
 .**Chasser les fantômes** – Antoine Oppenheim – **Théâtre des Halles** (*Théâtre*)  
 .**Un Spectacle** – Laura Fouqueré & Cyril Ollivier – **La Manufacture** (*Théâtre*)  
 .**Ici, la nuit** – Frédéric Garbe – **Le Transversal** (*Théâtre*)  
 .**Croizades (Jusqu’au trognon)** – Sandrine Roche – **Théâtre des Halles** (*Théâtre*)  
 .**Martine à la plage** – Alban Coulaud – **Artéphile** (*Théâtre*)  
 .**Ex-pose(s)** – Cie Fattoumi/Lamoureux – **Collection Lambert** (*Danse*)  
 .**Portrait de Raoul** – Marcial Di Fonzo Bo – **Le 11** (*Théâtre*)  
 .**L’Installation de la peur** – Alain Timár – **Théâtre des Halles** (*Théâtre*)  
 .**Like me** – La compagnie dans l’Arbre – **Villeneuve en scène** (*Indiscipline*)  
 .**Our Daily Performance** – Cie Premier Stratagème – **Le Train bleu** (*Théâtre*)  
 .**Scènes de violences conjugales** – perdita Ensemble – **Le 11** (*Théâtre*)  
 .**Together** – Robert Alan Evans, Arnaud Anckaert – **La Manufacture** (*Théâtre*)  
 .**Je te pardonne (Harvey Weinstein)** – Pierre Notte – **Théâtre des Halles** (*Théâtre*)  
 .**Au non du Père** – Ahmed Madani – **Le 11** (*Théâtre*)  
 .**Solarium** – Aurore Fattier – **Théâtre des Doms** (*Théâtre*)  
 .**Le cas Julia J.** – Eric Lacascade – **Artéphile** (*Théâtre*)  
 .**Et si je n’avais jamais rencontré Jacques Higelin ?** – Guillaume Barbot – **Le Fenouil à Vapeur** (*Théâtre musical*)  
 .**Amaan** – Trans’art Int – **La Factory** (*Danse*)  
 .**Moi Kadhafi** – Alain Timar – **Théâtre des Halles** (*Théâtre*)  
 .**Nouons-nous** – Cies Corps de Passage et Chats Noirs – **Le Transversal** (*Théâtre musical*)  
 .**Alabama Song** – Guillaume Barbot – **La Manufacture** (*Théâtre*)  
 .**Chambre 2** – Catherine Vrignaud Cohen – **La Reine Blanche** (*Théâtre*)  
 .**Olivier Masson doit-il Mourir ?** – François Hien – **Le Train Bleu** (*Théâtre*)  
 .**Tom Na Fazenda (Tom à la ferme)** – Rodrigo Portella – **La Manufacture** (*Théâtre*)  
 .**Leurs enfants après eux** – Cie Demain dès l’Aube – **Le 11** (*Théâtre*)  
 .**Artemisia Gentileschi** – Guillaume Doucet – **Le Train Bleu** (*Théâtre*)  
 .**Odyssée 2020** – Noémie Rosenblatt – **Maïf** (*Théâtre*)  
**Tous les détails des spectacles de notre sélection « 50 » sur LE GUIDE DU OFF 2022... Et bien d’autres choses encore, pour tout savoir de cette édition du festival.**

# **EGLISE DES CELESTINS**



23 JUILLET 2022/PAR STÉPHANE CAPRON

## Le Cas Lucia J pour une représentation exceptionnelle au Festival d'Avignon



*Le cas Lucia J photo Julien Gosselin*

**Le cas Lucia J avec Karelle Prugnaud et Eugène Durif ne se joue plus au Théâtre Artéphile dans le Off depuis le 17 juillet depuis que la direction du lieu a demandé à la compagnie de quitter les lieux. La direction du Festival d'Avignon a mis à disposition l'Eglise des Célestins pour une représentation lundi 25 juillet à 15h.**

L'année dernière Karelle Prugnaud a présenté en itinérance au Festival d'Avignon, [Mister Tambourine Man d'Eugène Durif avec Nikolaus Holz et Denis Lavant](#). La compagnie L'envers du décor a sollicité la direction de festival qui met à disposition l'église des Célestins pour une représentation unique, gratuite le lundi 25 juillet à 15h sur réservation en envoyant un mail à [contact@bureaurustine.com](mailto:contact@bureaurustine.com).

« Comme Lucia, nous voulons parler et nous taire quand nous le décidons. Parce qu'il n'y a pas de fatalité à exercer son art. Il n'y a que des obstacles qui nous construisent. Pour ceux qui nous soutiennent. Pour ceux qui n'ont pas vu le spectacle. Pour ceux qui, comme nous, ont quelque chose à défendre... » explique la compagnie sur sa page facebook.

•Off 2022• "Le cas Lucia J." Petite fille blessée du monde, te voilà détruite par un monde qui ne peut saisir l'infini de ce qui se passe dans ta tête...

C'est par ces mots résonnant d'amour que James Joyce parle de sa fille Lucia, lui qui entretenait avec elle une relation symbiotique fondant, dans le même tout, leurs perceptions. Fusion, confusion jusqu'à ce que Lucia devienne Anna Livia Plurabella, l'héroïne de papier de son roman "Finnegans Wake". Eugène Durif s'est immergé dans leur histoire, non pour la raconter de l'extérieur, mais pour en délivrer des éclats vibrant d'une humanité qu'aucune institution ne pourra jamais soumettre.



© Audrey Scotto.

Et le corps-à-corps tragique de Lucia avec l'incompréhension qui l'engloutit inexorablement trouvera dans la performeuse Karelle Prugnaud "son" interprète tant elle apparaît corps et âme être l'héritière de la fille de Joyce, cette jeune femme incandescente que la société a jugée folle pour se protéger de sa propre folie misérable. Quant à la mise en jeu d'Éric Lacascade, elle est la pierre angulaire de cet édifice éminemment fragile permettant de libérer corps et texte de toute articulation à prétention explicative.

Les clefs de la voûte impressionnante de l'église des Célestins, construite à l'initiative de l'antipape Clément VII place des Corps-Saints (autant de signes à forte valeur ajoutée), reçoivent pour une unique représentation cette performance artistique - "expulsée du Théâtre Artéphile, sans lieu pour continuer à jouer" - accueillie par le Festival d'Avignon mettant à disposition ce lieu sacré pour que l'art vivant le reste. *"Comme Lucia, nous voulons parler et nous taire quand nous le décidons"...*



© Audrey Scotto.

Lorsque la comédienne danseuse, en déshabillé immaculé, lovée dans l'un des bas-côtés de l'édifice religieux, fait entendre sa voix singulière, c'est comme si elle résonnait en ce lieu de toutes celles qui furent sacrifiées au nom de la doxa. Elle rayonne de la vitalité intacte de la petite fille ayant reçu pour prénom de baptême celui de la sainte du jour qui l'a vue naître, et celui de la mère de sa mère... qui l'a privée elle du sein maternel au profit du frère, après avoir essayé de "la faire passer". Et cette saillie blessante qui fait de suite effraction dans sa mémoire : *"C'est Giorgio mon frère qui m'a*

*fait enfermer, Giorgio mon grand frère, le jour des cinquante ans de mon père, dans cette institution psychiatrique, dans cette maison d'aliénés, dans cet asile de fous..."*



Là où les mots frappés de stupeur s'arrêtent, le corps prend le relais la précipitant vers le Chœur... Le corps de Lucia Joyce, alors traversé par une pulsion irrépressible, l'enjoint à se jeter contre les murs dans une danse folle, écho muet de celle d'un Vaslav Nijinski, lui qui, après avoir donné une dernière représentation privée à l'hôtel Suvretta en Suisse où il était venu se faire soigner, arrêta définitivement de danser. Nous revient Denis Lavant interprétant récemment, avant que le rideau ne tombe, les derniers pas du chorégraphe scandaleux de "L'Après-midi d'un faune" et du "Sacre du Printemps".



© Audrey Scotto.

*"Je pense souvent à Antonin Artaud avec son idée obsessionnelle de remettre le corps humain sur la table de dissection, de le malmener, de le bouleverser en quelque sorte. Il s'agit bien là de cette combustion de l'être", écrit Denis Lavant dans "Échappées belles", son livre autoportrait. Eh bien cet après-midi de Lucia en Avignon, nous éprouvons la même sensation en voyant Karelle Prugnaud s'embraser telle une torche, ses longs cheveux déployés comme autant de flammes crépitantes entourant son visage tourmenté.*

De ces fragments à vif, ressort la lecture chorégraphiée qu'elle livre de la lettre torride que sa mère - *"cette marâtre inculte, cette sorcière"* - aurait écrite au père chéri. Une lettre à l'érotisme brûlant où il est question de *"culottes à dentelles le rendant fou d'excitation, de ses seins qui le faisaient bander, de sa langue à lui fouillant sa féminité, d'elle s'emplantant sur son sexe dressé et du goût âcre du foutre dans sa bouche"*. Et l'artiste avec un aplomb millimétré d'en esquisser l'essence en s'accroupissant jupe relevée sur l'un de ses talons aiguilles. Les chaises volent au rythme de sa fureur dionysiaque, comme les réminiscences de la scène du jour de son internement où elle en projeta violemment une à la tête de cette mère *"au lait caillé, le lait aigre de l'absence"*.



© Audrey Scotto.

Et puis cette question récurrente, au creux même de sa détresse : *"qu'est-ce qui pousse un père à abandonner sa fille ?"*, lui le père aimé la trompant avec une autre, fût-elle sa compagne, une autre qu'elle aurait tant voulu être. Toutes ces danses interrompues, coincées en elle, la danseuse les expulse dans un fantastique tourbillon de mouvements aériens et acrobatiques au sol. *"Pourquoi tu m'as abandonnée dans Dublin ? J'errais dans les rues, perdue, si loin de moi. Nue sous la pluie que je traversais en dansant"*.

Il y aura les expertises psychiatriques savantes, son cas disséqué par des spécialistes à l'instar des leçons des mardis à la Salpêtrière données par le Professeur Charcot, les remèdes barbares envisagés, toute la panoplie d'une science triomphante et sans humanité. Et elle, fragile, jonglant de dos, avec dans une main Doctor Jung, le Suisse, et dans l'autre Doctor Freud, le Viennois, deux nains ridicules se combattant, rétablissant la géographie de la raison.

James Joyce aura beau clamer que, s'il peut sembler que la raison de sa fille parfois s'égare, c'est par excès de lucidité amenant son cerveau à tout embraser. Il aura beau dire et répété que lui comme elle parle *"une langue d'avant les mots"* - les glossolalies d'Antonin Artaud - que sa fille Lucia Anna Livia Joyce *"n'est pas malade, simplement trop clairvoyante"*, la danseuse s'affaîssera, épuisée, brisée. Il lui faudra l'aide de l'auteur de cette pièce, Eugène Durif la rejoignant au plateau, pour en terminer l'histoire. Un destin en écho à celui d'une autre femme libre, Camille Claudel, ayant eu, elle aussi, à pâtir de ses désirs...  
Bouleversant.

## "Le Cas Lucia J. (Un feu dans sa tête)"

© Audrey Scotto.

Spectacle-performance- Seule en scène.



Texte : Eugène Durif.

Mise en scène : Éric Lacascade.

Avec : Karelle Prugnaud

Scénographie : Magali Murbach.

Lumière : Laurent Nennig.

Production : Compagnie L'envers du décor et Compagnie Lacascade.

À partir de 16 ans.

Durée : 1 h 15.

### •Avignon Off 2022•

Du 7 au 26 juillet 2022.

Tous les jours à 21 h 45, relâche le mercredi.

Théâtre Artéphile, 7, rue du Bourg Neuf, Avignon.

**Expulsé du Théâtre Artéphile depuis le 17 juillet.**

**Représenté le lundi 25 juillet 2022 à 15 h,**

**à l'église des Célestins, place des Corps-Saints, Avignon.**

>> [cie-enversdudecor.com](http://cie-enversdudecor.com)

*Communiqué du Festival d'Avignon en date du samedi 23 juillet*

*Expulsé d'Artéphile le 16 juillet 2022 et sans lieu pour continuer à jouer, "Le cas Lucia J. (Un Feu dans sa tête)" d'Eugène Durif est accueilli par le Festival d'Avignon qui met à disposition l'église des Célestins.*

*"Comme Lucia, nous voulons parler et nous taire quand nous le décidons. Parce qu'il n'y a pas de fatalité à exercer son art. Il n'y a que des obstacles qui nous construisent.*

*Pour ceux qui nous soutiennent. Pour ceux qui n'ont pas vu le spectacle. Pour ceux qui, comme nous, ont quelque chose à défendre..."*

Yves Kafka

Jeudi 28 Juillet 2022

# Théâtre du blog

## ***Un Feu dans sa tête***

d'Eugène Durif, mise en scène d'Eric Lacascade



©x

**Une représentation exceptionnelle de cette pièce avec Karelle Prugnaud aura lieu en l'Eglise des Célestins, à Avignon**  
**Entrée libre sur réservation : [contact@bureaurustine.co](mailto:contact@bureaurustine.co)**

« Expulsés d'Artephile le 16 juillet et sans lieu pour continuer à jouer, nous sommes accueillis par le festival d'Avignon qui met à notre disposition l'église des Célestins. Nous tenons à remercier Olivier Py et toute son équipe. Comme Lucia, nous voulons parler et nous taire quand nous le décidons. Parce qu'il n'y a pas de fatalité à exercer son art. Il n'y a que des obstacles qui nous construisent. Pour ceux qui nous soutiennent. Pour ceux qui n'ont pas vu le spectacle. Pour ceux qui, comme nous, ont quelque chose à défendre...

*Le cas Lucia J. (Un feu dans sa tête)* tourne librement autour de la relation entre James Joyce et sa fille Lucia qui s'initie à la danse, abandonne cette pratique, tombe amoureuse du jeune Beckett, assistant de son père, qui la rejette. Elle se perd, est soignée par Jung, qui la déclare schizophrène, avant d'être internée. Après la mort de James Joyce à Zurich, en 1941, Lucia ne quittera plus ces lieux asilaires, jusqu'à sa mort en 1982.

À l'origine de cette aventure singulière, une rencontre entre trois artistes : l'auteur Eugène Durif, le metteur en scène Éric Lacascade et la comédienne-performatrice Karelle Prugnaud qui, seule en scène, donne vie au personnage de Lucia. Elle incarne et désincarne avec force la densité poétique du texte, explorant des chemins artistiques aventureux, sous la direction audacieuse de son metteur en scène. Une expérience scénique bouleversante. »



## Festival d'Avignon 2022

«Le cas Lucia J.» Un feu dans sa tête.

Texte, Jeu, Eugène Durif.

Interprétation Karelle Prugnaud.

Mise en scène Éric Lacascade.

Par la «Compagnie l'Envers du décor».

(Avignon, 05-07-2022, 21h45)★★★★

<https://bclerideaurouge.wordpress.com/le-cas-lucia-j-un-feu-dans-sa-tete-texte-jeu-eugene-durif-interpretation-karelle-prugnaud-mise-en-scene-eric-lascasade-avignon-05-07-2022-21h45/>

Telle une nymphe allongée, à la Récamier,  
Elle émerge, semble-t-il, d'un tableau de maître.  
Quand sa famille la prend ou la jette en traître,  
Elle s'enfoncé puis finit par perdre pied.

Sevrée, avant même d'avoir goûté au lait  
Maternel, son environnement devient laid.  
«Le lait aigre de l'absence, elle l'a en bouche»,  
Un manque d'affection sur lequel elle louche.

«Pourquoi James Joyce a-t-il abandonné Lucia»  
Au corps médical la rendant en piteux état ?  
«Comment un père peut-il abandonner sa fille» ?  
Ne se préoccupant guère qu'elle parte en vrille ?  
«Mon père froid fou furieux emporte-moi dans tes bras» !  
Mais elle reste seule dans la blancheur de ses draps.

Une figuration charnelle  
D'une relation fusionnelle.  
Une fougueuse interprétation délirante  
Dans une fantastique rigueur exigeante.

La comédienne se révèle impressionnante,  
Maîtrisant tant de disciplines différentes.  
Sa présence scénique explose le plateau,  
Habitée par son rôle qu'elle a dans la peau.

Au «Théâtre Artéphile»,  
En étoile elle file  
Au firmament  
Des grands talents.

Béatrice Chaland / b.c.lerideaurouge